

JEAN MARC TICCHI

ET IL REVINT CHEZ LUI PAR UN AUTRE CHEMIN :
LE RETOUR DE PIE VII DE FONTAINEBLEAU
A ROME (23 JANVIER - 24 MAI 1814)

- *Première partie* -

«Le Saint-Père prend du plaisir à voir des Français pour les entretenir de ses voyages en France, il se plaît dans cette narration comme un vieux capitaine dans le récit de ses campagnes»⁽¹⁾ écrivait, le 24 janvier 1823, Pierre Louis Jean Casimir de Blacas d'Aulps, l'ambassadeur de Louis XVIII à Rome, à François-René de Châteaubriand, le ministre des Affaires étrangères de France. Nul pape n'avait en effet, davantage que Pie VII, parcouru les routes de l'Hexagone au cours de son pontificat. Il y avait séjourné une première fois du 15 novembre 1804 au 24 avril 1805 à l'invitation de Napoléon. Conduit jusqu'à Grenoble après son enlèvement dans la nuit du 6 juillet 1809, avant d'être détenu à Savone, pendant près de trois ans, il en était parti le 9 juin 1812, parvenant le 19 juin 1812 à Fontainebleau dans la cour du château, celle-là même où auront lieu les Adieux, le 20 avril 1814.

C'est précisément à Fontainebleau que débute, le dimanche 23 janvier 1814, ce qu'il est convenu moyennant une qualification rétrospective, d'appeler le "retour" de Pie VII à Rome. Recourir à cette formule anodine conduit à méconnaître les incertitudes qui entourèrent le sort du pontife quittant la Seine-et-Marne et à postuler que sa destination ultime était, au moment de son départ, la Ville éternelle. Or tel n'était pas le cas. Pour rester conforme à la réalité de cette expédition, il convient tout au contraire de considérer que le parcours qui va du 23 janvier au 24 mai 1814 – quatre mois – se compose d'au moins quatre étapes bien différentes qui forment autant de voyages distincts. Le premier conduit le pape de Fontainebleau à Savone où il parvient le 16 février. Après un séjour dans la cité ligure du 16 février au 19 mars, une deuxième étape le transporte aux rives du Taro, en Émilie, où

⁽¹⁾ Archives du ministère des Affaires étrangères, Correspondance Politique, Rome, vol. 956, fol. 52v, 24 janvier 1823, Blacas d'Aulps à Châteaubriand, 24 janvier 1823.

les Français le remettent aux troupes autrichiennes, le 25 mars. A compter de cette date Pie VII, qui n'a de cesse que de retrouver son siège romain mais n'a pas l'assurance d'y recouvrer la souveraineté temporelle, multiplie les efforts auprès des puissances coalisées pour parvenir à ses fins. A cause de l'incertitude qui entoure l'issue de ce voyage, il tente d'obtenir des assurances sur sa bonne fin avant de se porter à Césène, sa patrie, où il demeurera finalement près de quinze jours dans le palais familial, jusqu'à ce qu'il ait obtenu des engagements concernant les conditions de son rétablissement dans l'*Urbs*. Ayant quitté sa ville natale le 7 mai, il accomplit une sorte de pèlerinage à Ancône et Lorette, avant d'entamer, le 23 mai 1814, depuis Nepi son retour, véritablement triomphal, vers la Ville éternelle où il parvient le 24. Pourquoi quatre mois ont-ils été nécessaires au pape pour retrouver son siège ? Pourquoi est-il passé par Toulouse et Carcassonne (!) pour rentrer en Italie ? Quelles étaient les intentions des Français le concernant ? Si les principales synthèses sur le pontificat de Pie VII évoquent les grandes lignes de cet épisode⁽²⁾ tandis que plusieurs articles importants ont porté sur son déroulement⁽³⁾, on voudrait ici, sur la base d'archives dont une part importante a été publiée⁽⁴⁾ et de divers travaux

⁽²⁾ Parmi les plus grandes synthèses publiées depuis le milieu du XIX^e siècle qui évoquent l'événement on retiendra les travaux de Joseph-Othenin-Bernard de CLÉRON d'HAUSSONVILLE, *L'Église romaine et le Premier Empire, 1800-1814*, Paris, Michel-Lévy frères 1869, t. V ; Geoffroy de GRANDMAISON, *Napoléon et les cardinaux noirs (1810-1814)*, Paris, Perrin, 1895 ; Henri WELSCHINGER, *Le Pape et l'Empereur 1805-1815*, Paris, Plon 1905, pp. 414-426 et le comte MAYOL de LUPÉ, *La Captivité de Pie VII d'après des documents inédits*, Paris, Émile Paul 1912. Parmi les dictionnaires biographiques relatifs aux prélats on s'est référé à Jacques-Olivier BOUDON, *Les Élités religieuses à l'époque de Napoléon : dictionnaire des évêques et vicaires généraux du Premier Empire*, Paris, Nouveau monde éd. Fondation Napoléon 2002 et Philippe BOUTRY, *Souverain et Pontife : recherches prosopographiques sur la Curie romaine à l'âge de la Restauration : 1814-1846*, Paris, École française de Rome 2002.

⁽³⁾ Cette histoire a également fait l'objet de plusieurs articles importants qui en ont éclairé différentes facettes. Le plus ancien, qui repose sur une précieuse recension des témoignages conservés, est celui de G. RICCIO, *Un centenaire. Le retour de Pie VII en ses États (1814)*, dans *Rome, Revue mensuelle illustrée*, 8 mars 1914, pp. 73-86 ; 8 avril 1914, pp. 103-122 ; 8 mai 1914, pp. 141-154 ; 8 juillet 1914, pp. 197-211. L'article de Louis de NUSSAC, *Le colonel de Lagorssé (1770-1842) gardien de Pie VII*, dans *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, 1924, pp. 97-226 a apporté d'importants éléments sur le gendarme qui accompagnait le pape. En ce qui concerne la partie italienne, Philippe BOUTRY, a pour sa part publié un important article : *Tradition et trahisons. Le retour de Pie VII à Rome (19 mars-24 mai 1814)*, dans Yves-Marie BERCÉ (dir.), *La fin de l'Europe napoléonienne, 1814. La vacance du pouvoir*, Paris, Henri Veyrier 1990, pp. 203-218. Enfin une carte détaillée du trajet a été publiée dans le remarquable ouvrage de Maria Pia DONATO, David ARMANDO, Massimo CATTANEO et Jean-François CHAUVARD, *Il papato*, dans *Atlante Storico dell'Italia Rivoluzionaria e Napoleonica*, Rome, École Française de Rome 2013 (= Collection de l'École française de Rome, 477), pp. 258-259.

⁽⁴⁾ L'histoire du retour de Pie VII en Italie repose en premier lieu sur des sources publiées notamment par Léonce de BROTONNE (éd.), *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, Paris,

d'histoire locale⁽⁵⁾, reprendre à nouveaux frais ce sujet dans sa continuité, en deçà et au-delà des Alpes, pour en proposer une relecture, en deux articles

Champion 1896 dans la *Correspondance de Napoléon I^{er} publiée par ordre de l'empereur Napoléon III*, Paris, Imprimerie impériale 1869, t. XXVII et dans Léon LECESTRE (éd.), *Lettres inédites de Napoléon I^{er} (an VIII-1815)*, t. II, Paris, Plon 1897. Nous y avons ajouté le récit du baron Trouvé, ancien préfet de l'Aude, conservé à la Fondation Thiers, Ms Masson, carton 220, ainsi que plusieurs autres pièces d'archives publiées : Edmond BAICHÈRE, *Nouveau document relatif au passage de Pie VII à Carcassonne (3 février 1814)*, dans *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne*, t. I. (1905), pp. 70-73 ; *Les souvenirs historiques toulousains de l'abbé SALVAN (1814-1826)*, dans *Revue historique de Toulouse*, tome XXIII (1936), pp. 84-86, auxquels on ajoutera les éléments réunis par ARTAUD de MONTOR dans son *Histoire du pape Pie VII*, II, Paris, Le Clere 1836. Les relations de l'époque sont aussi à prendre en compte à l'instar de la *Correspondance officielle de la Cour de Rome avec les agents de Bonaparte, relative à l'invasion des États du pape en 1808, cinquième édition, augmentée de ce qui a paru jusqu'à ce jour, relatif à N.S.P le Pape Pie VII, et suivie du Précis historique de son Voyage et de sa captivité, depuis son départ de Rome, en juillet 1809, jusqu'à son retour triomphant dans cette ville en mai 1814*, Rome, Poggolini 1814 ; de la *Relation du Voyage de Notre Saint-Père le pape Pie VII, de Fontainebleau à Savone, dédiée à Sa Sainteté*, par Mr M... [MASSAINGUIRAL] vicaire général et supérieur du séminaire de Limoges, Toulouse, Manavit s. d., ce document a ensuite été publié sous le titre *Variétés. Le pape Pie VII en Limousin*, dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Limoges, de 1896 (pp. 1296-1300, 1327-1329 et 1353-1357) à février 1897 (p. 18-22, pp. 113-115, pp. 142-146, 170-173 et 205-210), sur M., voir Paul d'HOLLANDER, *Massainguiral Jean-Aimé*, dans Louis Pérouas (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, Le Limousin*, Paris, Beauchesne, s. d., pp. 77-78 ; de l'abbé GAUTIER, *Relation exacte et circonstanciée de la réception faite à N. S. Père le pape Pie VII le jour qu'il passa dans la ville de Beaucaire, insérée dans les registres de la paroisse comme un monument glorieux de ses habitants et publiée pour l'édification des fidèles*, Tarascon, Aubanel, 1814 et des mémoires du cardinal Bartolomeo PACCA, *Memorie storiche del ministero de' due viaggi in Francia e della prigionia nel forte di San Carlo in Fenestrelle*, t. II, Pesaro, Annesio Nobili 1830⁴.

⁽⁵⁾ Les études d'histoire locale concernant la partie française du voyage se composent des travaux de l'abbé C. MONS, sur *Saint-Martin de Brive*, Brive, Imprimerie catholique 1896 ; Théophile COCHARD, *Un Pape dans l'Orléanais*, Orléans, Herluison 1898 ; de l'abbé GOIFFON, *Monographie religieuse de la ville de Beaucaire d'après les documents originaux*, Nîmes, Lafare et Ducros 1901² ; l'abbé A. J. RANCE-BOURREY, *Pie VII dans le comté de Nice en 1800 et 1814 d'après les contemporains*, Nice 1905 ; *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, dans *Semaine religieuse* du diocèse de Fréjus/Toulon 1914, pp. 86-201 ; *Le centenaire du passage de Pie VII à Saint-Jory*, dans *Semaine religieuse de Toulouse*, 1914, n° 7, du 15 février 1914, pp. 158-165 ; *Le Passage du pape Pie VII dans le diocèse de Carcassonne en 1814*, dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Carcassonne, 15 janvier 1914, pp. 68-73 et 31 février 1914, pp. 88-95 et *Pie VII vers le Midi*, dans *Semaine religieuse* du diocèse de Nîmes, 1914, pp. 65-66. En ce qui concerne les publications contemporaines on a utilisé les travaux de Georges PASSERAT, *Le séjour du pape Pie VII à Grissoles, 1^{er} février 1814*, dans *Bulletin de la Société archéologique et historique du Tarn-et-Garonne*, CXIV (1989), pp. 227-230 ; Pierre VILLEDIEU, *Le pape Pie VII en Sologne : son séjour à Lamotte-Beuvron, (24-25 janvier 1814)*, Romorantin, 1964, dactylographié, Archives départementales du Loiret, Br 8375 ; René BOUDARD, *Le Retour de Pie VII à Savone en 1814, d'après les papiers de la préfecture du département de Montenothe*, dans *Revue de l'Institut Napoléon*, 100, juillet 1966, pp. 129-136 et enfin Noël LANDOU, *Mémoire et Histoire : Les traces du passage de Pie VII en Limousin en 1814*, dans *Les cahiers historiques*, Bulletin n° 36 de la SHABBL, (87260, Pierre-Buffière), 2^e semestre 2014, pp. 1-23 que nous remercions de nous avoir communiqué son texte avant publication.

consécutifs. On souhaiterait jeter de la sorte un coup d'œil sur l'ensemble de cette expédition pour contribuer à éclaircir un événement capital pour l'histoire italienne. Le retour de Pie VII à Rome pose en effet les bases du rétablissement de la Souveraineté temporelle que sanctionnera juridiquement le congrès de Vienne, d'où son importance cruciale pour l'histoire du Siècle apostolique au XIX^e siècle.

Même si toutes les routes mènent à Rome, l'itinéraire de ce périple n'est resté pas moins inattendu puisqu'il passe par Limoges et Toulouse, en France, et par Lorette et Ancône, en Italie. Ce parcours tortueux ne s'entend du reste qu'en gardant à l'esprit les conditions dans lesquelles se trouve alors l'Europe et l'incidence du déroulement de la guerre où s'affrontent la France et les puissances coalisées. Le 1^{er} janvier 1814, les alliés ont franchi le Rhin tandis que Joachim Murat, le roi de Naples, envahissait la plus grande partie des États pontificaux⁽⁶⁾, à commencer par Rome.

1. Adieux à Fontainebleau

Durant les premières semaines du mois de janvier 1814, Napoléon a du reste tenté de trouver un terrain d'entente avec le pape toujours prisonnier à Fontainebleau qui, après avoir signé le concordat de 1813, s'était rétracté. Il a dépêché Mgr Stéphane Fallot de Beaumont auprès de lui pour poser les fondements d'un arrangement aux termes duquel l'Empereur aurait consenti à lui rendre une partie de ses États. Le nouveau projet de traité qu'il lui a fait soumettre portait que «Sa Majesté l'Empereur et roi reconna[issai]t Sa Sainteté le pape comme souverain temporel de Rome et des pays formant les ci-devant États romains et actuellement annexés à l'Empire français»⁽⁷⁾. Tous les membres de la Curie n'étaient pas dupes des arrières pensées qui sous-tendaient cette tentative. Le cardinal Bartolomeo Pacca estimait par exemple qu'un accord aurait été de «la plus grande imprudence»⁽⁸⁾ compte tenu des succès remportés par les armées alliées et de la nécessité de «faire oublier, autant que possible, les excessives condescendances du passé et surtout aux princes de la maison de Bourbon la solennelle cérémonie du couronnement de l'empereur des Français»⁽⁹⁾. Après ces tentatives, l'avancée des alliés faisant craindre qu'ils n'atteignent la région parisienne, Napoléon se résolut à éloigner son prisonnier des environs de la capitale. Le 21 janvier,

⁽⁶⁾ J. d'HAUSSONVILLE, *L'Église romaine*, p. 312.

⁽⁷⁾ H. WELSCHINGER, *Le Pape et l'Empereur*, p. 415.

⁽⁸⁾ B. PACCA, *Memorie storiche del ministero*, p. 449.

⁽⁹⁾ *Ibidem*, p. 450.

il mandait à Anne Jean Marie René Savary, duc de Rovigo, son ministre de la Police générale :

Faites partir cette nuit et avant cinq heures du matin, le pape pour se rendre à Savone. Il aura dans sa voiture l'archevêque d'Édesse. L'adjudant du palais le mènera à Savone. Une autre voiture transportera les domestiques en ayant soin de se tenir à une distance suffisante pour que le voyage soit déguisé. Les voitures passeront le Rhône au Pont-Saint-Esprit et se dirigeront sur Savone par Nice sous prétexte d'éviter les montagnes. L'adjudant du palais dira qu'il le mène à Rome où il a l'ordre de le faire arriver comme une bombe. Arrivé à Savone, le pape y sera traité comme précédemment⁽¹⁰⁾.

Cette dépêche exprime toute la duplicité de l'Empereur qui renvoie le pontife à Savone et recommande expressément de lui mentir en lui affirmant qu'on le conduit à Rome. Pie VII fut-il dupe de ces manœuvres ? Il est loisible d'en douter lorsque l'on considère les modalités d'organisation de ce voyage qui n'avaient rien à voir avec le traitement auquel aurait pu s'attendre non seulement un pape enfin libéré mais aussi les membres du Sacré-Collège qui l'avaient, contraints et forcés, suivi à Fontainebleau.

Loin de s'améliorer à l'orée d'un retour vers Rome, la situation des princes de l'Église qui constituent une sorte de Curie en exil, se détériore avec le départ du Pontife. Le jour même où il ordonne le transfert du pape à Savone, Napoléon décide que les cardinaux seront assignés à résidence loin de Paris, indiquant à Savary dans la lettre précitée du 21 janvier 1814 :

Concertez-vous avec le ministre des Cultes aujourd'hui pour me faire connaître l'état des cardinaux et où il est nécessaire de placer chacun d'eux. Je suppose qu'ils pourraient être envoyés dans la Provence, dans la rivière de Gênes et du côté de Montpellier et de Nîmes. Aussitôt que j'aurai arrêté la liste, vous prendrez des mesures pour qu'ils partent dans la nuit du 22 au 23, tous accompagnés d'officiers de gendarmerie, de manière que Fontainebleau et les environs de Paris soient libres de tous ces ecclésiastiques. Il sera bon que l'un ne sache pas où se rend l'autre et que vous les fassiez passer par des routes différentes⁽¹¹⁾.

Organisateur de ce voyage, le colonel Antoine Lagorsse revient, le 22 janvier, de la capitale à Fontainebleau où il a été appelé la veille, rapporte le cardinal Pacca, que nous suivrons ici⁽¹²⁾. Après le déjeuner, il annonce aux

⁽¹⁰⁾ L. LECESTRE (éd.), *Lettres inédites de Napoléon I^{er} (an VIII-1815)*, p. 310.

⁽¹¹⁾ *Ibidem*.

⁽¹²⁾ Le cardinal Pacca a laissé, dans ses *Mémoires*, une description précise du départ de Fontainebleau, les indications qui suivent en sont tirées, v. *Memorie storiche del ministero*, pp. 457-462.

cardinaux «d'un air mystérieux [...] qu'il avait reçu l'ordre de faire partir le pape le lendemain de Fontainebleau et de le reconduire à Rome» non sans susciter l'incrédulité de prélats qui savent alors qu'à Rome «l'Empereur Napoléon ne commandait plus»⁽¹³⁾. Puis il indique au pape qu'il peut partir avec le docteur Carlo Porta et deux familiers, Ilario Palmieri et Vincenzo Cotogni, auxquels s'adjoignent le cuisinier et un valet de chambre⁽¹⁴⁾. Les deux véhicules et les sept membres du cortège pontifical ont tout à envier aux dizaines de voitures et aux quelque deux-cent participants du triomphal parcours de 1804-1805. Autre signe que le pontife reste prisonnier : on veut le faire voyager incognito. Le seul ecclésiastique autorisé à le suivre est Mgr Francesco Bertazzoli. Théologien du cardinal Barnabà Chiaramonti à Imola de 1785 à 1800, archevêque d'Édesse (1802), appelé à Paris par Napoléon «qui mise non sans raisons sur sa faiblesse de caractère et son influence auprès du pape»⁽¹⁵⁾, estime Philippe Boutry, envoyé avec le cardinal de Bayane à Savone pour négocier au sujet du concile national, «son influence joue à plusieurs reprises dans le sens d'un compromis»⁽¹⁶⁾. Il accompagne le pape de Savone à Fontainebleau du 9 au 19 juin 1812 et semble avoir favorisé la signature du concordat le 25 janvier 1813. Une réputation de faiblesse poursuivra Mgr Bertazzoli jusqu'après la mort de Pie VII. Lors du conclave de 1823, le représentant français à Rome note : «[...] c'est sa malheureuse faiblesse qui a[vait] porté le pape à signer à Fontainebleau le concordat qu'il a rétracté avec tant de repentir et de larmes»⁽¹⁷⁾. Il sera pourtant le principal interlocuteur du pontife pendant tout son équipage, le seul en tout cas de son entourage immédiat autorisé à le suivre pour traverser la France à rebours sans savoir où on le conduit.

Selon Pacca, le dimanche 23 janvier au matin, après la messe, Pie VII reçoit tous les cardinaux dans sa chambre et leur f[a]it part de ses sentiments comme «étant sur le point d'être séparé d' [eux] sans savoir le lieu où il serait conduit». Il leur recommande en particulier «de faire connaître par leur attitude, en quelque lieu où ils puissent être transportés, la douleur qu' [ils] d[oi]vent justement éprouver du fait des circonstances endeuillées et des calamités de l'Église et de l'emprisonnement de son chef», ajoutant qu'il leur «command[e] (expression inusitée dans sa bouche, note le car-

⁽¹³⁾ *Ibidem*, p. 458.

⁽¹⁴⁾ Fondation Thiers, Ms Masson, carton 220, Récit du baron Trouvé, ancien préfet de l'Aude sur le passage du pape dans ce département, désormais cité comme le «Récit du baron Trouvé» fol. 28r.

⁽¹⁵⁾ Ph. BOUTRY, *Souverain*, pp. 316-317.

⁽¹⁶⁾ *Ibidem*, p. 317.

⁽¹⁷⁾ Archives du ministère français des Affaires étrangères, Correspondance politique, Rome, vol. 957, fol. 74r, rapport de Montmorency-Laval, 25 septembre 1823.

dinal) de ne [se] prêter à aucun discours concernant un traité, aussi bien sur les affaires spirituelles que temporelles, ceci étant sa volonté absolue et ferme»⁽¹⁸⁾. Le pape confie aussi au cardinal doyen du Sacré Collège, des instructions écrites enjoignant tout d'abord aux membres de celui-ci de rester unis et se tenir réunis, d'éviter de se disperser, de refuser toute participation *in divinis* avec les prélats schismatiques ou exerçant de façon abusive la juridiction épiscopale et enfin de n'assister à aucune cérémonie en l'honneur du roi de Rome et à aucun acte exprimant un consentement tacite à la prétendue souveraineté de l'Empereur sur les États de l'Église. Il leur interdit enfin d'accepter toute décoration, dignité ou charge séculières et leur recommande une conduite «correspondant à un temps de deuil et à l'emprisonnement du chef de l'Église» en ne paraissant pas dans les lieux publics⁽¹⁹⁾. Parmi les consignes données aux cardinaux, celle relative à la défense des États pontificaux est capitale : elle a trait à l'un des enjeux essentiels du possible retour du pape à Rome. Pie VII, qui a lutté à Fontainebleau pour la souveraineté temporelle en rétractant, le 24 mars 1813, la signature apposée au concordat le 25 janvier précédent, souhaite toujours ardemment retrouver celle-ci au terme de son périple.

Pour accompagner le pape, les Français ont donc désigné un officier de gendarmerie, Antoine Lagorsse (1770-1842), qui, ayant accepté en 1811 de devenir le geôlier du pontife à Savone, l'a suivi à Fontainebleau après sa déportation⁽²⁰⁾. Lagorsse n'est pas un soudart : il se pique même d'avoir servi d'intermédiaire entre l'Empereur et Pie VII. Décrivant, le 5 mai 1813, à Félix-Julien-Jean Bigot de Prémane, le ministre des Cultes, ses fonctions à Savone il affirme qu'elles ont revêtu «une espèce de forme diplomatique [...] j'étais, précise-t-il, un médiateur commun, un agent plus essentiel que brillant par la voie duquel les communications, sans avoir de caractère officiel, n'en étaient pas moins sûres et moins promptes, et je n'ai jamais rien écrit ni rien dit qui n'eût pour objet la satisfaction des deux souverains et un rapprochement que je désirais avec une sorte de partialité pour l'Empereur [...]»⁽²¹⁾. Intermédiaire, Lagorsse le fut peut-être parfois à Savone. Pendant le voyage d'Île-de-France en Ligurie, en revanche, il fait avant tout office de convoyeur zélé d'un prisonnier d'État. Conformément aux ordres impériaux, Savary a ordonné au soldat «de ne point séjourner dans les grandes villes» et de s'attacher à «les traverser sans arrêter»⁽²²⁾. Le ministre lui a même

⁽¹⁸⁾ B. PACCA, *Memorie storiche del ministero*, p. 459.

⁽¹⁹⁾ *Ibidem*, pp. 460-461.

⁽²⁰⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, *passim*.

⁽²¹⁾ J. d'HAUSSONVILLE, *L'Église romaine*, pp. 297-298.

⁽²²⁾ G. de GRANDMAISON, *Napoléon et les cardinaux*, p. 268, Savary à Lagorsse, 21 janvier 2011.

enjoint, par un ordre secret, d'éviter «[...] toutes les scènes qui pourraient politiquement [lui] amener des désagréments. Vous persuaderez au pape, lui écrit-il, que vous le menez à Rome. Il ne manquera pas d'objecter beaucoup de choses auxquelles vous trouverez des réponses. Je vous recommande de ne point séjourner dans les grandes villes ; attachez-vous à les traverser sans arrêter» ajoutant, comme le voulait l'Empereur, «Le pape arrivé à Savone y sera traité comme précédemment»⁽²³⁾. Ces instructions sont appliquées malgré des difficultés croissantes au gré du parcours : L'arrivée du pontife n'est pas annoncée par les autorités, l'inspecteur des postes qui le précède se contente d'ordonner à tous les relais de tenir 24 chevaux prêts pour être attelés, sans préciser pour quel voyageur⁽²⁴⁾. Malgré ces précautions, Pie VII sera, on le verra, constamment précédé, accompagné ou suivi par une suite improvisée et changeante, composée de personnes rencontrées sur la route. Il croisera aussi une partie de la France ecclésiastique sur son passage : évêques, élèves des séminaires et fidèles que l'on rencontrera avec lui, au fil de ce parcours, avant d'insister sur quelques traits spécifiques du dernier voyage pontifical en France du XIX^e siècle.

2. Du Loiret au Rhône : «des hommages pressés»

La première journée conduit le pape, le dimanche 23 janvier, de Fontainebleau à La-Chapelle-La-Reine, Malesherbes et, à cinq heures du soir, Pithiviers. Quoiqu'il semble épuisé en descendant de voiture, il donne sa bénédiction du balcon de l'Hôtel de L'Ecu à l'église, à la ville et aux soldats espagnols internés dans la cité qui l'acclament⁽²⁵⁾. Le lendemain, Pie VII reçoit, à 7 heures, outre le curé et un vicaire, le conseiller d'arrondissement et le maire. La seconde étape le conduit, le 24 janvier, à Orléans, chef-lieu du département du Loiret, où il parvient dans l'après-midi au relai de poste de la porte Bourgogne où l'attendent de nombreux fidèles et ecclésiastiques. Il ne rencontre pas l'évêque nommé par l'Empereur en 1810, Jacques Raillon⁽²⁶⁾, qui lui-même n'a pas été préconisé par Rome. Traversant la ville en une demi-heure, passant place du Martroi⁽²⁷⁾, il y donne sa bénédiction depuis son carrosse à des assistants si nombreux qu'ils restent debout.

⁽²³⁾ *Ibidem*, pp. 267-268, citant Archives nationales AF⁷ 6530, Savary à Lagorsse, Morterolles le 21 janvier 1814.

⁽²⁴⁾ [J. A. MASSAINGUIRAL], *Relation du voyage*, pp. 12 et 13.

⁽²⁵⁾ Th. COCHARD, *Un Pape dans l'orléanais*, pp. 27-28.

⁽²⁶⁾ Sur ce personnage voir Jacques-Olivier BOUDON, *Les Élités religieuses à l'époque de Napoléon*, Paris, Nouveau Monde édition-Fondation Napoléon 2002, p. 239.

⁽²⁷⁾ Th. COCHARD, *Un Pape dans l'orléanais*, pp. 30-31.

Le commandant de la compagnie de réserve des Buttes, un dénommé Léopold Cunietti, Corse et franc-maçon, se distingue, observe Th. Cochard, car «Ce grognard mal élevé se tenait à la fenêtre ouverte de son logis, au-dessus du corps de garde, son bonnet de police sur la tête et la pipe en bouche»⁽²⁸⁾. Un peu plus loin, à La-Ferté-Saint-Aubin où les chevaux sont changés en un quart d'heure, un prêtre montre au pontife le portrait de Pie VII qu'il porte toujours sur lui⁽²⁹⁾. La journée s'achève par une triste nuit à La-Motte-Beuvron, où le successeur de Pierre monte «par un méchant escalier de bois dans une petite chambre qui cont[ien]t à peine un lit, une table et deux ou trois chaises»⁽³⁰⁾. Il s'y entretient avec l'abbé d'Esquirou, un ancien curé de Paris⁽³¹⁾ qui aurait été à la Conciergerie en même temps que la reine Marie-Antoinette⁽³²⁾. Au gré des circonstances, le pontife en voyage traverse ou approche donc des cercles très divers de la société française, des héritiers de la Révolution aux soutiens de la Monarchie renversée.

On sait que, lors du voyage pour le sacre de Napoléon, les pouvoirs publics avaient évité que le pape ne se trouve nez-à-nez avec un interlocuteur qui aurait refusé de se découvrir devant lui, spécialement lorsqu'il donnait sa bénédiction en public. Leur préoccupation avait même donné lieu à une sorte d'*exemplum* montrant le pape adressant volontiers sa bénédiction à un esprit fort.⁽³³⁾ Hormis l'exemple du soldat Cunietti rencontré à Orléans, les sources ne font pas référence à des démonstrations de défiance ou d'irrespect vis-à-vis du pape et de son petit cortège. Tout au contraire, l'assistance lui exprime des manifestations de sympathie voire de dévotion qu'évoque Lagorsse à l'attention de Savary, dès le lendemain de son arrivée à Lamotte-Beuvron non loin de Fontainebleau :

une chose m'inquiète parce qu'elle me retarde, les hommages empressés que l'on rend au Saint-Père et ceux qui lui ont été prodigués à Pithiviers, m'ont fait perdre beaucoup de temps. L'auberge dans laquelle nous étions logés était pleine d'Anglais, d'Espagnols, de Russes prisonniers, de gardes nationales. Tout cela ajoute à la curiosité des habitants, aux visites du curé, du maire, du sous-préfet, de leurs femmes, de leurs enfants, au baisement des mains, à la béné-

⁽²⁸⁾ *Ibidem*, pp. 31-32.

⁽²⁹⁾ *Ibidem*, p. 34.

⁽³⁰⁾ *Ibidem*, p. 34, Citant les *Mémoires* de Pacca, p. 186.

⁽³¹⁾ Désigné comme tel par Th. Cochard, il ne figure pas dans la prosopographie établie par Ségolène de Dainville Barbiche dans *Devenir curé à Paris, Institutions et carrières ecclésiastiques 1695-1789*, Paris, PUF 2005.

⁽³²⁾ Th. COCHARD, *Un Pape dans l'Orléanais*, p. 35.

⁽³³⁾ Jean-Marc TICCHI, *Le voyage de Pie VII à Paris pour le sacre de Napoléon (1804-1805) : religion, politique et diplomatie*, avec une préface de Jacques Olivier Boudon, Paris, Honoré Champion 2013, pp. 392-394.

diction. [...] Pour abrégé toutes ces démonstrations ; je suis obligé de dire – et en cela je me conforme à mes instructions pour éviter le bruit, qu’il importe également à Sa Sainteté et à l’Empereur que le pape soit à Rome le plus tôt possible. A ce prix on entend raison et on nous laisse passer avec quelques importunités de moins»⁽³⁴⁾.

Non content de mentir au pape, son gardien ment aussi aux Français qu’il rencontre.

Les trois voitures traversent successivement Salbris, Vierzon et Massay le 25 janvier – Napoléon a quitté Paris la veille au soir après avoir salué son épouse et son fils –⁽³⁵⁾, Vatan, Châteauroux et Argenton-sur-Creuse le 26. Le pape entre dans le diocèse de Limoges le jeudi 27 janvier par la paroisse d’Azérables, puis celles de Saint-Sulpice-les-Feuilles, d’Arnac-la-Poste (il y déjeune à La-Ville-au-Brun, puis Saint-Maurice, Saint-Amand-Magnazeix, Fromental et couche à Morterolles⁽³⁶⁾. Lagorsse observe à l’attention de Savary que «Les vêtements du personnage le décèlent et le bruit de notre arrivée nous précède. M. le maire d’Argenton voulait nous donner une garde d’honneur, faire visite en corps, etc... Je lui ai fait entendre que l’incognito que nous gardions ne devait pas être violé par lui et qu’il convenait aux intérêts de l’une et l’autre puissance»⁽³⁷⁾. Le gardien du pape a d’ailleurs des états d’âmes puisqu’il précise à la même date :

C’est pour vous prouver ma fidélité à l’Empereur [...] que j’ai essayé (*sic*) la mission que vous m’avez prescrite. Si j’ai le bonheur d’arriver au terme du voyage, je vous prie de me dispenser d’y séjourner. Ma position, si j’y restais, serait si équivoque et si fautive qu’il me serait désormais impossible d’y rendre service à personne et j’avoue que je ne saurais ni *supporter* ni *m’exposer* à une juste méfiance. Je vous supplie donc, Monseigneur, de m’y faire trouver un remplaçant. Je m’estimerai plus heureux dans les rangs d’un régiment de cavalerie qu’à mon poste [...]»⁽³⁸⁾.

Ce même 27 janvier, les cardinaux commencent à quitter Fontainebleau pour être emmenés vers le Sud-est du pays, Cesare Brancadoro est exilé à Orange, Ercole Consalvi à Béziers, Michele Di Pietro à Auxonne, Antonio

⁽³⁴⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, p. 200, Lagorsse à Savary, Lamothe-Beuvron le 25 janvier 1814.

⁽³⁵⁾ Jean MASSIN, *Almanach du premier Empire, Du neuf thermidor à Waterloo*, [Paris], Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 317.

⁽³⁶⁾ «Variétés. Le pape Pie VII en Limousin» dans la *Semaine religieuse du diocèse de Limoges*, 1896, p. 1327.

⁽³⁷⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, pp. 200-201, Lagorsse à Savary, Morterolles le 27 janvier 1814.

⁽³⁸⁾ G. de GRANDMAISON, *Napoléon et les cardinaux*, p. 270, Lagorsse à Savary, Morterolles le 27 janvier 1814.

Dugnani à Brignoles, Giulio Gabrielli au Vigan, Pier Francesco Galleffi à Lodève, Lorenzo Litta à Nîmes, Alessandro Mattei à Alais, Carlo Opizzoni à Carpentras, Bartolomeo Pacca à Uzès, Ferdinando Maria Saluzzo à Saint-Pons (Hérault) et Giovanni Filippo Scotti Gallarati à Toulon⁽³⁹⁾.

Au hameau de Saint-Antoine près Maison-Rouge commune de Bonnac, où le pape passe la nuit du 27 janvier, il rencontre Mgr Marie Jean-Philippe Dubourg évêque de Limoges, chef-lieu du département de la Haute-Vienne et le supérieur du grand séminaire. Le prélat a respecté l'usage, observé en 1804-1805, selon lequel les évêques viennent au-devant du successeur de Pierre. Il a fait davantage, permettant aux séminaristes d'attendre, le 28 janvier, le pontife sur le pont Saint-Martial⁽⁴⁰⁾. Ayant traversé Boisseuil, le pape se rend ensuite à Pierre-Buffière où il passe la nuit du 28 au 29 janvier à l'hôtel des Trois-Anges car, note l'évêque, « son conducteur ne jugea pas à propos de lui permettre de s'arrêter chez moi à Limoges ; il aima mieux qu'il couchât à Pierre-Buffière chez un prêtre marié. Il y fut mal reçu, dans une chambre non carrelée où il y avait trois lits et point de seuil »⁽⁴¹⁾.

Le 29 janvier, le train pontifical traverse Magnac-Bourg, Masseret et Uzerche où il parvient vers midi, Donzenac où il s'arrête à l'Hôtel du Périgord, Saint-Antoine-Les-Plantades et Le-Bariolet où le curé d'Uzerche, Pierre-Amable Goumot⁽⁴²⁾, a fait préparer un dîner au relais de poste tenu par son neveu, mais où le pape ne peut que prendre qu'un œuf⁽⁴³⁾. Il parvient enfin à Brive, chef-lieu d'arrondissement du département de la Corrèze, où il passe la nuit du 29 au 30 janvier à l'Hôtel de Bordeaux. C'est la seule ville de quelque importance où il séjournera.

Le dimanche 30 janvier au matin, un prêtre du diocèse de Tulle observe, dans la salle où l'on a dressé la chapelle pour la messe, que vient tout d'abord « un grand ecclésiastique revêtu d'une soutane qui avait été autrefois violette » qui revêt les ornements sacerdotaux, avant que le pape n' « arrive avec une soutane blanche d'une étoffe qui [lui] parut de laine, et par-dessus un grand camail d'écarlate, bordé d'une hermine blanche, nue tête, avec une calotte blanche au milieu de laquelle il y avait un bouton un peu ovale. Le pape salua profondément la croix et alla se placer sur un prie-Dieu, au

⁽³⁹⁾ Voir G. de GRANDMAISON, *Napoléon et les cardinaux*, pp. 321, 348, 371, 388, 389, 408, 421, 426, 430, 436, 440, 450, 456, 462 et 463.

⁽⁴⁰⁾ [J. A. MASSANGUIRAL], *Relation du voyage*, p. 20.

⁽⁴¹⁾ N. LANDOU, *Mémoire et Histoire*, note 24, citant 2 J Q 21 lettre n° 1452 du 24 février 1814.

⁽⁴²⁾ *Variétés. Le pape Pie VII en Limousin*, dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Limoges de février 1897, p. 19.

⁽⁴³⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 mars 1914, p. 83.

milieu de la salle préparée pour le recevoir : il se mit à genoux les mains jointes, et entendit la messe dans cette posture [...]»⁽⁴⁴⁾. On commémorera à Brive au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle le passage de Pie VII qui a concédé une indulgence plénière⁽⁴⁵⁾.

Parti de Brive sur les 9 heures, le pape parvient à Cahors le 30 janvier vers 4 heures de l'après-midi. Il y est salué par le directeur et les élèves du séminaire. Il peut mesurer l'incidence des efforts réalisés depuis son voyage pour le sacre à l'occasion duquel il n'avait pas rencontré de séminaristes. Tout au contraire, ceux-ci viennent désormais en foule pour le saluer partout où il passe. A l'hôtel des Trois Rois, Pie VII rencontre Mgr Guillaume Cousin de Grainville et le clergé de la ville où les autorités ont interdit de sonner les cloches. Il repartira le 31 janvier vers 8 heures du matin. Durant ce court séjour dans le chef-lieu du Lot, des dames nobles s'habillent en villageoises pour le servir. Le fait n'est pas unique. Un peu plus tard à Beaucaire le pape accepte qu'un rafraîchissement offert par le maître de poste soit servi par la fille de celui-ci⁽⁴⁶⁾. A Vidauban, avant Fréjus, où l'on offre une collation à l'hôtel de poste, le service est fait pas des dames des premières familles⁽⁴⁷⁾. Et que dire d'Albenga où le sous-préfet, Giovanni Monticelli, «tolto di mano ad un domestico un piatto s'introdusse nella stanza per presentarglielo, lo che il pontefice molto gradì ed invitò detto sotto-prefetto a trattenersi anch'esso coi prelodati Monsignori»⁽⁴⁸⁾. Le fait n'est, à la vérité, pas nouveau puisqu'il est signalé à plusieurs reprises avant ce voyage, mais sa fréquence et sa persistance constitue l'un des indicateurs de l'intérêt que suscite la personne du pape⁽⁴⁹⁾.

Passé par Montauban, chef-lieu du Tarn-et-Garonne, le mardi 1^{er} février – jour de la défaite de Napoléon à La Rothière –, il parvient à Grisolles où il passe la nuit à l'hôtel Notre-Dame, avant de longer les murs de Toulouse le 2 février. Cette étape est l'une des mieux connues de son voyage en France. Les *Souvenirs* de l'abbé Salvan, un prêtre de la ville, signalent que : «Le 2 février [1814], jour de la Purification de la Vierge, Pie VII arriva [...] dans la matinée. Les deux séminaires, un grand nombre d'ecclésiastiques, des

⁽⁴⁴⁾ [J. A. MASSAINGUIRAL], *Relation du Voyage*, p. 25

⁽⁴⁵⁾ Abbé HIPPOLYTE DELOR. *Carnets (1837-1885) présentés par PAUL D'HOLLANDER*, Limoges, PUL, 2012, pp. 56 et 156.

⁽⁴⁶⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 56.

⁽⁴⁷⁾ *Pie VII sur nos routes*, il y a cent ans, dans *Semaine religieuse* du diocèse de Fréjus/Toulon, 1914, p. 150

⁽⁴⁸⁾ Leonardo BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII in Liguria. Rassegna di studi e document*, dans *Il prigionero itinerante* (v. note 116), p. 171, citant la *Relazione* de Giuseppe Cotalasso.

⁽⁴⁹⁾ V. Bruno HORAIST, *La dévotion au pape et les catholiques français*, Rome, École Française de Rome 1995, p. 464 où l'on signale le même phénomène à Grenoble en 1809.

fidèles de tout âge et de toute condition s'étaient rendus dès la veille à Saint-Jory». Le pape est accueilli par l'archevêque, Claude-François-Marie Primat. «Le Souverain Pontife, dont la voiture [est] lancée au pas de course, fait le tour de l'enceinte extérieure de la ville et se dirig[e] vers la route de Montpellier»⁽⁵⁰⁾. Le temps est bien loin où, pour permettre au peuple de recevoir la bénédiction pontificale, on avait recommandé aux soldats l'accompagnant de marcher à ses côtés sur les routes de Toscane⁽⁵¹⁾. La *Semaine religieuse du diocèse* de Nîmes (*sic*) reprend, en 1914, plusieurs témoignages publiés dans la *Semaine catholique* de Toulouse en 1866. On y relève que les élèves du petit séminaire de l'Esquille sont partis à cinq heures du soir, sous une pluie torrentielle, munis d'une ration de pain, pour se rendre sur la route de Paris, du côté des Minimes et qu'après avoir salué l'archevêque, Pie VII bénit «[...] un peuple dont l'affluence était si grande et si serrée qu'on ne pouvait la recevoir que debout»⁽⁵²⁾, comme tel avait été le cas à Orléans. Si les formes ne sont pas respectées – la bénédiction pontificale était reçue à genoux –, le cœur y était comme le confirme dans ses *Mémoires* Joseph de Villèle, qui deviendra ministre du roi Charles X, en rapportant la scène :

[...] le 2 février vers midi, la population toulousaine fut avertie que le pape, le vertueux et vénérable Pie VII, allait traverser la ville, venant de Fontainebleau et se dirigeant ou plutôt étant dirigé vers l'Italie. Les rues voisines de l'hôtel de la poste aux chevaux furent bientôt remplies d'une foule immense, mais le bruit ne tarda pas à s'y répandre que l'autorité ne permettait pas à la voiture de Sa Sainteté d'entrer dans la ville, que le maître de poste venait de recevoir l'ordre d'envoyer ses chevaux relayer à la porte des Minimes. En un instant les rues furent désertes et la population couvrit les promenades publiques, qu'allait nécessairement avoir à traverser la voiture de l'illustre prisonnier. J'y courus avec ma femme qui, comme toutes les mères, se sentait heureuse de pouvoir obtenir la bénédiction papale pour ses enfants qu'elle conduisait avec elle. Ce fut un beau spectacle, même pour ceux qui comprenaient le moins tout ce que renfermait d'important au point de vue religieux, moral et politique, la délivrance dont nous étions témoins. C'était en effet un spectacle significatif et touchant à la fois que celui de ces immenses avenues qui, de la porte des Minimes à celle de Saint-Michel, entourent la moitié de la ville, couvertes de cinquante mille individus, hommes, femmes et enfants de toutes les classes, de tous les âges ; les infirmes s'y faisaient porter, [p. 295] on y voyait les enfants à la mamelle, que pas une mère, pas une nourrice, n'eût voulu oublier. La foule se jetait à genoux du plus loin qu'elle apercevait la voiture et se prosternait avec respect

⁽⁵⁰⁾ *Les souvenirs historiques toulousains de l'abbé Salvan*, p. 87.

⁽⁵¹⁾ J.-M. TICCHI, *Le voyage de Pie VII*, p. 47.

⁽⁵²⁾ *Pie VII vers le Midi*, dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Nîmes, 1914, respectivement pp. 54 et 55-56.

devant le Saint-Père, dont la main ne cessait de la bénir. Malgré les précautions prises par l'autorité pour laisser ignorer à la population ce passage si rapide, il ne fut pas sans utilité pour la ville : le temps employé à relayer et le peu de distance du village où le pape passa la nuit furent mis à profit pour solliciter une foule de dispenses nécessaires à des consciences troublées par les saturnales de la Révolution : peu de demandes furent rejetées, et cette indulgence du Souverain Pontife, si opportune dans un pareil moment, contribua à ramener au bercail un grand nombre de brebis égarées, qui, sans elle, eussent peut-être été perdues sans retour⁽⁵³⁾.

Le fait est que si le voyageur ne peut entrer dans la ville rose, il rencontre de nombreux interlocuteurs. A Saint-Jory, on lui demande de bénir des chapelets qui seront conservés comme autant de reliques⁽⁵⁴⁾. Le même phénomène se produira à Lunel dans l'Hérault, puis au Muy, dans le Var, le curé «lui présent[era] une pacotille de chapelets et de croix dont on [l]' avait chargé et que Sa Sainteté bénit ainsi que d'autres que la foule s'empressait de lui présenter»⁽⁵⁵⁾.

A son départ, de Toulouse, le pape est accompagné par «un grand nombre de messieurs à cheval et de dames en voiture» qui le suivent, les uns jusqu'à Saint-Agne et les autres jusqu'au Castanet-Tolosan⁽⁵⁶⁾. Ayant déjeuné au Castanet d'un œuf, d'une pomme, d'une grappe de raisin et de quelques gouttes de vin d'Espagne⁽⁵⁷⁾ – tous les chroniqueurs célèbrent sa sobriété –, Sa Sainteté traverse ensuite le 2 février, Baziège, Donneville et Avignonnet où elle passe vers 15h30, parvenant à Castelnaudary vers 7 heures du soir et dormant à l'Hôtel-Notre-Dame. Les pouvoirs publics tentent encore d'éviter les effusions auxquelles donne lieu ce passage. A Castelnaudary, pour ne prendre que cet exemple, Lagorsse empêche les dames de vénérer le pied du pontife⁽⁵⁸⁾.

Les manifestations d'enthousiasme s'observent durant la suite du voyage. Ainsi le 3 février à Alzonne, sa voiture est «surprise à brasse corps (*sic*)»⁽⁵⁹⁾ par la foule. À Carcassonne, le même jour, selon le préfet de l'Aude, Claude Joseph Trouvé «Sa Sainteté avait relayé hors des murs [...], à l'endroit où la route de Toulouse s'embranché avec la promenade qui conduit à la porte de

⁽⁵³⁾ Comte de VILLÈLE, *Mémoires et correspondance*, Paris, Perrin 1888, pp. 294-295.

⁽⁵⁴⁾ L'observation, relevée dans *Pie VII vers le Midi*, p. 55 est formulée en 1866.

⁽⁵⁵⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 avril 1914, p. 116 et Relation de l'abbé Savournin, curé du Muy du 16 février dans *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, dans *Semaine religieuse* du diocèse de Fréjus/Toulon, p. 151.

⁽⁵⁶⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 56.

⁽⁵⁷⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 avril 1914, p. 106.

⁽⁵⁸⁾ B. PACCA, *Memorie storiche del ministero*, 478.

⁽⁵⁹⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 avril 1914, p. 108.

ce nom. Malgré le mauvais temps, toute la ville s'était précipitée avec respect sur son passage»⁽⁶⁰⁾. Là aussi, l'évêque a envoyé son séminaire au-devant de lui⁽⁶¹⁾. En faisant, sous la Restauration, le récit de l'accueil fait à Pie VII, Trouvé affirmera avoir été le seul préfet à s'être porté au-devant de Chiamonti⁽⁶²⁾. Arrivé à Moux à 3 heures du matin le 4 février, «en attendant, rapporte-t-il, le lever du pape [il] pass[e] le reste de la nuit dans l'auberge, où il vint encore un grand concours de monde de Carcassonne et des environs : prêtres, femmes etc.». Introduit par Lagorsse, il fut finalement admis dans la chambre du pontife, qu'il trouva «grand, un peu courbé, le teint pâle, mais le regard le plus doux»⁽⁶³⁾. Au cours de l'audience, le préfet s[p. 295]e présente comme le petit neveu de Mgr Fallot de Beaumont, l'archevêque de Bourges. Le pape lui trouve «una certa somiglianza»⁽⁶⁴⁾ – sans que l'on sache si cette ressemblance était vraiment une qualité dans son esprit puisque l'oncle était venu à Fontainebleau négocier au nom de l'Empereur quelques jours auparavant –, avant de baiser la mule.

Son habillement, rapporte le préfet, était une tunique longue, d'une étoffe en laine blanche, rochet d'étoffe en coton blanc bordé de dentelle, camail de soie rouge, chapeau rouge relevé des deux bords, et où pendaient par derrière de petits glands en or. Ses vêtements étaient recouverts d'un grand manteau rouge bordé d'un petit galon d'or. Au doigt annulaire de la main droite, il portait une bague avec un gros diamant. Ses mules étaient des pantouffles de soie rouge, avec une croix brodée en or sur le milieu du pied⁽⁶⁵⁾.

Quittant Moux, le cortège parcourt Cruscades au matin du 4 février vers 9 h 30, puis Narbonne où, rapporte encore Trouvé, «Sa Sainteté relayait aussi au hors des murs : tous les habitants éta[n]t sur la route, tous témoignèrent le désir de voir le pape»⁽⁶⁶⁾ et Coursan où il déjeune d'un œuf. Il s'arrête à Béziers. Si les autorités ne se présentent pas pour lui faire les honneurs de la ville, son passage est annoncé par toutes les cloches des églises⁽⁶⁷⁾ : une première. A l'hôtel des Postes, situé faubourg du Pont, «la voiture ne stationn[e] que le temps nécessaire pour le changement des six chevaux», comme près des autres cités précédemment traversées. Accourent alors, selon la relation d'un vicaire de l'église Saint-Nazaire «un grand nombre

⁽⁶⁰⁾ Récit du baron Trouvé, fol. 26v.

⁽⁶¹⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 avril 1914, p. 109.

⁽⁶²⁾ Récit du baron Trouvé, fol. 29r.

⁽⁶³⁾ *Ibidem*, fol. 27r.

⁽⁶⁴⁾ *Ibidem*, fol. 27v.

⁽⁶⁵⁾ *Ibidem*, fol. 28v.

⁽⁶⁶⁾ *Ibidem*, fol. 28v.

⁽⁶⁷⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 57.

de personnes pieuses et le principal du collège avec tous ses élèves [...] ce principal, Dom Eustache, ancien bénédictin [qui] avait eu la bonne fortune de connaître à Rome, avant son élévation au pontificat *il Signor Chiaramonti* [...]», prononce une harangue en latin⁽⁶⁸⁾. Au fil du parcours, plus le cortège s'éloigne de Paris, moins les intentions de Napoléon sont respectées : les cloches ont sonné et l'on a fait un discours en l'honneur de l'illustre voyageur. C'est accompagné d'un cortège improvisé, comme à Toulouse, que l'on quitte Béziers : «La même foule qui s'était portée au-devant du pape et qui avait escorté sa voiture jusqu'à l'Hôtel-Dieu n'hésita pas, rapporte un témoin, à le suivre jusqu'à la Bégude où l'on disait qu'il devait passer la nuit»⁽⁶⁹⁾. On fera halte vers cinq heures du soir à l'Hôtel du Tapis-Vert de Pézenas, place des Trois-Six. Au cours de cette nuit, Napoléon donne à Caulaincourt l'autorisation de signer la paix à Châtillon où des pourparlers ont débuté le 3 avec des représentants des alliés⁽⁷⁰⁾.

L'étape du 5 février débute à Montagnac, entre 9 et 10 heures, où le pontife romain croise une femme du pays qui observe en patois «L'emperur aviè dégut lou fayre souffri car êra pla magre»⁽⁷¹⁾ (l'Empereur avait dû le faire souffrir car il était bien maigre). Puis viennent Mèze où l'on s'arrête à l'Hôtel Eustache, Gigean, où l'évêque de Montpellier, Mgr Nicolas Marie Fournier de la Contamine, vient l'accueillir avec son vicaire général au faubourg des Bégudes. L'émotion empêche de parler⁽⁷²⁾ Monseigneur qui accompagne son hôte jusqu'à Fabrègues, à deux-cent mètres de la ville où l'on ne laisse pas davantage le voyageur descendre de voiture qu'à Limoge ou Toulouse. Barnabé Chiaramonti couche à Lunel, à quatre lieues de Montpellier, où l'accompagne l'évêque qui, le lendemain dimanche, dit la messe en sa présence et prêche sur le verset de l'Évangile *Tu es Petrus*⁽⁷³⁾. Selon le journal de Francis Ménard, un habitant de la ville, le pape y est arrivé le 5 février à 5 heures du soir.

Dès qu'il est descendu de la voiture, ajoute le chroniqueur, il est monté à une chambre et s'est mis à une fenêtre qui a vue sur le grand chemin d'où il a donné sa bénédiction à une grande foule qui s'est mise à genoux. On a sonné les cloches à son arrivée, notre curé, ses vicaires et autres ecclésiastiques ont été admis dans sa chambre. Quelque temps après M. l'évêque de Montpellier

⁽⁶⁸⁾ *Ibidem*, p.57 citant la relation écrite par un vicaire de Saint-Nazaire de Béziers.

⁽⁶⁹⁾ *Ibidem*, p. 58 citant la même relation.

⁽⁷⁰⁾ Jean MASIN, *Almanach*, p. 318.

⁽⁷¹⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 avril 1914, p. 114.

⁽⁷²⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 59.

⁽⁷³⁾ *Ibidem*, p. 59.

est arrivé avec son grand vicaire et ils ont salué le pape. [...] Le pape est parti pour Nîmes après la messe»⁽⁷⁴⁾.

Poursuivant sa route, le petit cortège ne fait pas non plus d'arrêt à Nîmes le chef-lieu du Gard. Pourtant, rapporte une relation qui n'est pas exempte de parti-pris dans ce pays bi-confessionnel où l'on pressent une forme de compétition entre protestants et catholiques :

[...] tout le clergé alla au-devant de lui et l'accompagna à travers la ville sur le chemin qui fait partie aujourd'hui de la paroisse Sainte-Perpétue. Ce ne fut pas en surplis et avec pompe parce que le culte n'était pas public dans cette ville. Le peuple criait de tous les côtés "Vive le Saint-Père !" Les protestants partageaient l'enthousiasme des catholiques et s'inclinaient pour recevoir sa bénédiction. Plusieurs d'entre eux présentaient au Saint-Père leurs petits enfants afin qu'il les bénît. Une dame protestante lisant dans le cœur des catholiques le respectueux et tendre attachement qu'ils avaient pour le chef de l'Église romaine, disait, les larmes aux yeux : c'est attendrissant, cela fait pleurer.

Un protestant transporté d'admiration s'écria «Voilà le plus grand homme de son siècle»⁽⁷⁵⁾. Il est impossible de vérifier la réalité de ce témoignage. On remarque cependant que s'il est de tradition que les voyages officiels soient réussis – comme si c'était dans leur nature⁽⁷⁶⁾ – ce voyage «officieux», incognito selon la volonté de Napoléon, semble se transformer, sur ce point les sources sont unanimes, en voyage officiel.

3. Du Rhône aux Alpes : «Il n'est resté dans les murs que les agonisants»

Le climat achève de se modifier aux alentours du Rhône. Réserve d'une partie de la population face à l'Empire ? Affinités avec la monarchie ? Hostilité aux formes extrêmes de la Révolution dont attesteront, quelques années plus tard, les *Souvenirs* de Frédéric Mistral⁽⁷⁷⁾ ? Si l'on ne prétend pas ici trancher ce point, on observe cependant une nette modification du climat du terroir que traverse le cortège pontifical.

Après Saint-Vincent de Jonquières, où Pie VII s'arrête le dimanche 6 février dans une auberge située en face de l'église pour s'y réchauffer et y

⁽⁷⁴⁾ Archives municipales de Lunel, notes d'Antoine Bouscaren.

⁽⁷⁵⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 61, citant une Relation authentique.

⁽⁷⁶⁾ Voir sur ce point Nicolas MARIOT, *Bains de foule. les voyages présidentiels en province, 1888-2002*, Paris, Belin 2006.

⁽⁷⁷⁾ Frédéric MISTRAL, *Mes origines. Mémoires et récits*, préface de Martine Reid, Arles, Actes Sud 2008, pp. 45-46.

prendre un bouillon et un œuf à la coque⁽⁷⁸⁾, on se dirige vers Beaucaire le même jour. La nouvelle en parvient au curé Gautier vers 11 heures du matin. Il fait sonner les cloches, apprêter l'église «comme dans les plus grandes solennités» et invite le clergé et les marguilliers à se rendre à son encounter, de sorte qu'ils peuvent se mettre en marche avant midi. Le prêtre est vêtu de la chape du grand ornement, son vicaire d'une autre du même ornement, les six marguilliers portant un dais de drap d'or jusqu'à la chapelle Notre-Dame de Bonaventure, dernier édifice de la ville⁽⁷⁹⁾. Le cérémonial retenu en 1804-1805 sur ordre de l'Empereur reprend donc peu à peu ses droits. Les trois voitures arrivent vers trois heures après-midi, «tous ceux en un mot qu'une impossibilité physique n'arrêterait pas dans leur demeure allèrent au-devant de lui», y compris le clergé qui l'attend à la porte de Nîmes. Harangué par le premier adjoint, salué par la garde nationale en armes et par un bataillon d'infanterie en garnison dans la ville, le cortège parcourt lentement, à cause de la foule, la rue de Nîmes et la rue Haute⁽⁸⁰⁾. Cette rue Haute n'a pas été sablée quoique le curé l'ait proposé parce que l'on avait indiqué que le pape passerait par le chemin de la Redoute. C'est le commandant de la garde urbaine qui a pris sur lui de faire entrer le cortège dans la ville⁽⁸¹⁾. Si le passage de Pie VII à Paris en 1804-1805 a pu être ressenti et décrit comme une sorte de purification, de *lustratio*, l'effet bénéfique du passage pontifical en 1814 est aussi souligné par le curé de Beaucaire selon lequel «Son passage dans notre ville a été une espèce de mission, et sa présence seule a tellement servi à ranimer ou raffermir la foi dans le cœur de plusieurs de ses habitants que nous avons vu, depuis, nos églises plus fréquentées, quelques-uns même s'approcher des sacrements dont ils s'étaient malheureusement éloignés depuis longtemps»⁽⁸²⁾.

Dans cette terre méridionale, s'exprime un enthousiasme ardent qui, selon une relation du milieu du XIX^e siècle, «traduisait bien l'état d'âme populaire du Midi de la France». Au moment de passer le Rhône,

Les hommes du port dételèrent les chevaux et portèrent eux-mêmes en triomphe la voiture où se trouvait le pape. Mais bientôt le pape ayant mis pied à terre, fut placé sous le dais que les prêtres portaient et il fut conduit ainsi à Tarascon où le clergé de cette ville vint le recevoir. Sa Sainteté fut escortée

⁽⁷⁸⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 65.

⁽⁷⁹⁾ Abbé GAUTIER, *Relation exacte et circonstanciée*, pp. 3-5.

⁽⁸⁰⁾ Archives municipales de Beaucaire, Registre des délibérations de la commune, 1D7, 1810-1817; de Forton, *Notice des principaux événements qui se sont passés à Beaucaire depuis l'assemblée des notables en 1788*, Avignon, Seguin, 1836, pp. 108-109.

⁽⁸¹⁾ Abbé GAUTIER, *Relation exacte et circonstanciée*, p. 13.

⁽⁸²⁾ *Ibidem*, p. 10.

par la municipalité, la garde nationale, des troupes de ligne et une très bonne musique. Les cloches des deux villes sonnaient. Un peuple immense bordait le fleuve [...] ⁽⁸³⁾.

A Tarascon, le 6 février, on assiste du reste à des manifestations d'hostilité populaire à l'encontre des gardiens du pape. Pacca tient de la bouche de Pie VII lui-même que des habitants répondent à Lagorsse, qui les interrogeait sur ce qu'ils feraient si Napoléon venait à passer, «Nous lui donnerions à boire», (de l'eau du Rhône). Puis, le gendarme s'en offusquant, «Mais vous aussi vous avez soif ?»⁽⁸⁴⁾. Pour la première fois, on signale que la voiture a été dételée par des hommes ce qui sera presque constamment le cas à compter de Nice et en Italie où ce geste revêt un caractère quasi nécessaire, usuel. Le cortège repart à 4 heures et demi en direction de Saint-Rémy-de-Provence⁽⁸⁵⁾. Le maire du village, où l'on passe à 6 heures du soir, notera sobrement dans le recueil des délibérations de sa commune «Comme il voyageait incognito, il ne lui a été rendu aucun honneur public, tout le peuple s'est porté sur son passage pour recevoir sa bénédiction, il n'est pas descendu de voiture et a été coucher à Orgon»⁽⁸⁶⁾.

Conscient du changement de climat qui s'opère en Provence, Lagorsse mande précisément d'Orgon à Savary, le 7 février 1814,

Si vous étiez témoin du concours qui se presse sous mes pas, vous seriez étonné. Triomphe ne fut jamais plus complet. Corps constitués, clergé, musique, dais, bannières, tout en est, et il est impossible d'empêcher cet éclat et ces démonstrations autant qu'il est possible de faire rétrograder le Rhône... si dans un moment d'humeur [Pie VII] forme un projet contre vous, contre moi, il sera maître de l'exécuter. Toutes les forces militaires de la Provence n'auraient pas le quart du poids que lui donne son influence. La foule est si grande, près de nos voitures, qu'on les brise à chaque instant. Ma voix est éteinte à force de la prodiguer [...] ⁽⁸⁷⁾.

L'officier regrette au surplus que l'on ait fait suivre les cardinaux si près du petit train pontifical, écrivant de Tourves le lendemain, 8 février, au ministre «Je suis bien fâché que, malgré ma lettre datée de Lamothe-

⁽⁸³⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 66 qui ne cite pas sa source.

⁽⁸⁴⁾ B. PACCA, *Memorie storiche del ministero*, p. 479.

⁽⁸⁵⁾ Archives communales de Tarascon, dossiers de Léon Inard, 6 février 1814, extrait de la relation du curé Reynaud aux Archives de Sainte-Marthe, publiée en octobre et novembre 1911 dans le bulletin paroissial de Sainte Marthe.

⁽⁸⁶⁾ Archives municipales de Saint-Rémy-de-Provence, Délibérations, registre 1D7, fol. 237v.

⁽⁸⁷⁾ G. de GRANDMAISON, *Napoléon et les cardinaux*, pp. 271-272, Lagorsse à Savary, Orgon, 7 février 1814.

Beuvron, qui vous annonçait que je ne ferai que huit postes par jour, vous ayez cru devoir vous débarrasser si promptement de leurs Éminences. Et cependant je voyage tant que je peux [...]»⁽⁸⁸⁾.

Après Orgon, traversé le 7 février à 7 heures⁽⁸⁹⁾ on passe Saint-Cannat et parvient à Aix. Écrivant à un correspondant parisien trois jours plus tard, le futur saint Eugène de Mazenod, qui deviendra évêque de Marseille, donne un récit circonstancié :

[...]. Je me porte bien, à part une blessure au talon que j'ai gagnée en accompagnant la voiture du Saint-Père. Je m'étais emparée de la portière qui, comme tu le sais, est bien près de la roue, mais ce n'est rien. Je suis trop heureuse⁽⁹⁰⁾ d'avoir pu garder si longtemps cette place, m'en eût-il coûté davantage.

Lundi 7, à 8 heures du matin, nous fûmes avertis que le Saint-Père passerait à midi. Ce bruit se répandit dans un instant ; et aussitôt les boutiques de se fermer et le monde d'accourir, malgré le vent qui était ce jour-là schismatique enragé. Il fut bravé, je ne dis pas de grosses gagiés comme nous, mais par les plus jeunes et les plus délicates petites maîtresses qui, pêle-mêle, avec tout le reste de la population accoururent hors la ville par où le Très Saint Père devait passer.

Ceux qui avaient ordonné qu'il ne s'arrêtât ni ne passât même, s'il était possible, dans aucune grande ville, n'avaient pas pensé apparemment que les habitants en sauraient bien sortir. Tant y a qu'ici il n'est resté dans les murs que les agonisants. Dès que le Saint-Père parut, ce ne fut qu'un cri de "Vive le Pape ! Vive le Saint !" (*sic*) On sauta sur la bride des chevaux, on arrêta la voiture, on porta ensuite et chevaux et voiture plus qu'on n'accompagna. C'était une foule immense, sans cohue. Les transports, les sentiments d'amour, de respect, qu'on exprimait avec toute la vivacité propre au caractère national, étaient en même temps si bien peints sur toutes les figures que le Saint-Père ne pouvait se lasser de regarder, de bénir et de pleurer.

Je fendis la presse, j'arrivai à la portière que je ne quittai plus jusqu'au relais qui était porté hors la ville. Ma commère, que tu vis à Grenoble, était à la même place que moi. Elle y perdit son soulier. S'empara qui voulut de nos bonnets. Ils restèrent à la bataille et ne nous furent rendus qu'à notre retour chez nous. Figure-toi quel coup d'œil que celui de cette voiture qui portait ce qu'il existe de plus précieux sur la terre, marchant au milieu de 15 ou 20 mille personnes qui ne cessaient de crier les choses les plus amoureuses et les plus capables de toucher le cœur d'un bon Père. C'était ravissant. Le soir, je montai dans une voiture et marchai toute la nuit, pour me trouver à son réveil dans le petit village, où il fut obligé de coucher. Je ne te répéterai pas ce qui s'y

⁽⁸⁸⁾ *Ibidem*, p. 273, Lagorsse à Savary Tourves, 8 février 1814.

⁽⁸⁹⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 mai 1914, p. 142.

⁽⁹⁰⁾ La lettre est au féminin pour égarer les contrôles des autorités.

passa ; mais je ne puis te taire ce qui me frappa le plus ; c'est la dévotion avec laquelle tout le peuple se précipita sur le lit qu'il avait occupé pour le baiser.

C'est ainsi que l'on a reçu cet homme que Mr notre Préfet voulait qu'on accueillît comme un bourgeois. On l'a pourtant traité comme un saint.

Le lendemain de son passage, le cardinal de Saint Thomas d'Aquin [Dugnani] comme ça comme ça (*sic*), arriva désolé de n'avoir pu atteindre son et notre Père. Il n'a pu s'arrêter ici qu'une nuit. Il voyage avec un homme de la police sur son siège. Et c'est à Brignoles qu'il doit se rendre. Il ne sait pas autre chose de ses confrères, sinon qu'ils ont reçu comme lui l'ordre de partir. Mais il ignore le lieu de leur destination. Il faut avouer qu'il est drôlement partagé ; Brignoles n'est qu'une bicoque à 9 lieues d'Aix....⁽⁹¹⁾.

Le voyage se poursuit, tandis qu'à Châtillon les alliés énoncent leurs conditions de paix à Caulaincourt, le 7 février, par Saint-Maximin et Tourves. Par un froid rigoureux on descend à l'Hôtel du Cheval blanc. Le clergé est reçu à l'étage pour le baiser du pied. Le lendemain à 7 heures, Pie VII se montre pendant cinq minutes à la fenêtre de son appartement et donne sa bénédiction à la foule qui lui répond «Vive le pape ! *Vivat in aeternum*»⁽⁹²⁾. On reprend la route vers 8 heures du matin pour Brignoles où l'on passe le 8 février. Écrivant au vicaire général d'Aix, l'abbé Dujardu, curé de Brignoles, indique «Sa Sainteté n'arriva qu'après 9 heures ; sans déceler, on voulait lui faire poursuivre sa route, l'obstacle fut trop grand, la voiture et les chevaux se trouvèrent obstrués et noyés dans la foule». Le sous-préfet et le maire se présentent à la portière mais «dans cette horrible cohue, il était presque impossible de se faire entendre et de comprendre un seul mot de ce que le pape a pu dire, et après un quart d'heure il a continué sa route, plus chargé de bénédictions qu'il n'a pu en prodiguer»⁽⁹³⁾.

Le lendemain le cardinal Antonio Dugnani évêque d'Albano, arrive dans la petite ville. Une partie de la population de Brignoles va jusqu'à Flassans. Puis le cortège passe au Luc, à Vidauban où l'on relaie vers les 3 heures de l'après-midi, le curé Giboin rapportant que le pape «[...] ne parla pas

⁽⁹¹⁾ Lettre du 10 février 1814 de l'abbé Eugène de Mazenod à l'abbé Charles de Forbin-Janson, publiée dans *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Rome, Maison générale OMI, tome 89 (1962) pp. 131-134, document transcrit par le R. P. Michel Courvoisier des archives OMI, Marseille, qui nous l'a aimablement transmis et qui précise que «Gagui» vise une fille ou femme qui a beaucoup d'embonpoint, que la comère est très vraisemblablement l'abbé Guigou et que le cardinal Dugnani reçut l'hospitalité chez Mme de Mazenod.

⁽⁹²⁾ *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, dans *Semaine religieuse* du diocèse de Fréjus / Toulon, p. 102, citant une note du chanoine Fougeiret, copiée aux archives municipales de Tourves.

⁽⁹³⁾ *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, p. 133, lettre de l'abbé Dujardy, curé de Brignoles au vicaire général d'Aix du 14 février 1814.

beaucoup, il dit seulement que la France serait toujours catholique»⁽⁹⁴⁾. Après Le Muy, traversé vers 4 heures et quart du soir, Sa Sainteté rencontre sur son chemin vers 5 heures et demie le curé de Puget-de-Fréjus, humble prêtre qui l'attend «[...] hors du village avec [s]es deux petits clercs revêtus de leur soutane et surplis, accompagné des fabriciens et autres bourgeois avec quatorze flambeaux car [il] n'en a[vait] pas davantage et d'une grande partie de [s]es paroissiens [...]»⁽⁹⁵⁾. A 6 heures du soir, le 6 février, on atteint enfin l'Hôtel de la Poste de Fréjus où, selon le curé Colomb, «[le pape] ne fut visible qu'après sept heures et seulement pour le clergé, les sœurs hospitalières, les religieuses et quelques personnes qui avaient trompé la vigilance du colonel des gendarmes et des fonctionnaires comme se disant de la maison ou la parcourant avec du linge et des effets de cuisine»⁽⁹⁶⁾.

Avant d'entrer dans un territoire qui, avant la Révolution, ne faisait pas partie de la France, on souhaite s'intéresser aux principales formes de dévotion qui ont caractérisé jusque-là le voyage. Si l'on en croit plusieurs sources, l'assistance recueille précieusement les objets qui ont été en contact avec Pie VII. Il peut s'agir de «reliques» par contact, tel son verre, donné à l'église paroissiale de Grisolles par les époux Mobuisson, propriétaires de l'hôtel Notre-Dame, pour recevoir les ablutions du prêtre⁽⁹⁷⁾. A Castelnaudary on conserve le mobilier de la chambre où il a dormi⁽⁹⁸⁾. A Saint-Vincent de Jonquières, «On a conservé longtemps et avec vénération les deux draps de lit que la femme du logis alla prendre dans son armoire pour les étendre pliés en quatre sous les pieds du Saint-Père, ainsi que la bouteille où avait été le vin, les restes du pain, les linges de table et l'eau qui servirent à ce repas : on voit encore au château de la famille de Boisson [...] le fauteuil sur lequel s'assit le vénérable prisonnier⁽⁹⁹⁾. Enfin à Tourves, selon les archives municipales «Plusieurs ecclésiastiques et autres personnes montèrent après le départ dans l'appartement du Saint-Père, les uns buvaient dans le verre qui avait servi au pape, d'autres baisaient le lit ou s'emparaient des morceaux de pain restés sur la table de Sa Sainteté, quelques-uns prirent les restes de bougies trouvés sur la même table pour les garder soigneusement»⁽¹⁰⁰⁾.

⁽⁹⁴⁾ Sa relation est publiée dans *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, p. 150, relation de l'abbé Giboin, recteur de Vidauban du 17 février 1814.

⁽⁹⁵⁾ La relation du recteur Lobo du 18 février 1814 figure dans *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, p. 165.

⁽⁹⁶⁾ Voir la relation du curé Colomb dans *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, p. 166.

⁽⁹⁷⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 mars 1914, p. 85.

⁽⁹⁸⁾ *Ibidem*, p. 107.

⁽⁹⁹⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 65.

⁽¹⁰⁰⁾ *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, p. 102.

Le souci de ne rien changer à la chambre où le pontife a dormi est aussi signalé à Grisolles, à Moux⁽¹⁰¹⁾ et à Tourves où, rapporte la revue *Rome* en 1914, «dans la pièce qu'a occupée le pape et qui est encore conservée telle quelle on y voit encore le canapé sur lequel il s'était reposé et où il avait passé la soirée»⁽¹⁰²⁾. Le même procédé sera signalé à au moins deux reprises en Italie : à Loano, dans la famille Porro où «si conservava il letto preparato pel Pontefice, la cappella, e i suoi arredi, ed anche il vino che soppravanzò dal parco desinare che vi fece in quella casa il papa [...]»⁽¹⁰³⁾ ou encore à Finalborgo, où l'on rapporte en 2002 que la famille Cavassola «custodisce tuttora la camera e la sala che ospitarono il papa, l'altare al quale fu celebrata la messa dall'elemosiniere Bertazzoli, un piccolo busto di Pio VII [...]»⁽¹⁰⁴⁾. Les vêtements du pape eux-mêmes sont susceptibles de constituer des reliques. L'abbé Gautier note qu'à Beaucaire «Ce fut un vrai bonheur que ses infirmités et les circonstances ne permissent pas au Saint Père de descendre de sa voiture. On lui aurait coupé ses habits pour les garder comme des reliques [...]»⁽¹⁰⁵⁾. Et que dire des draps du lit où il a couché, que certaines dames se partagent à Castelnaudary⁽¹⁰⁶⁾ ou de ceux qui sont conservés par les hôteliers de Grisolles qui souhaitent y être ensevelis⁽¹⁰⁷⁾.

Il s'avère également qu'aux yeux de plusieurs des assistants, le pontife romain revêt une figure angélique. Si l'on a noté supra qu'Eugène de Mazenod a vu «un saint» dans la personne du pape, Jean Aimé Massinguiral rapporte qu'à Montauban, alors que la voiture est immobilisée par la foule «Les gens du peuple disaient qu'il ressemblait à notre Seigneur parfaitement, ce qui, dans leur langage, est bien mieux exprimé. D'autres ont dit qu'en le voyant, ils avaient cru être au ciel»⁽¹⁰⁸⁾. A Cressensac, dans le Lot, un placet lui est remis de la part d'une malade auquel il est rendu «La vénération de la malade pour cet objet, qui a passé par de si saintes mains, est sans bornes, à la moindre augmentation de ses maux, elle le fait sortir bien vite

⁽¹⁰¹⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 mars 1914, p. 86 ; Récit du baron Trouvé, fol. 28v ; *Pie VII sur nos routes, il y a cent ans*, p. 102.

⁽¹⁰²⁾ *Pie VII sur nos routes ils y a cent ans*, p. 102, citant la note copiée par le chanoine Fougereit dans les archives municipales.

⁽¹⁰³⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 176 citant le carmélite Enrico del Santissimo Sacramento.

⁽¹⁰⁴⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 185.

⁽¹⁰⁵⁾ Abbé GAUTIER, *Relation exacte et circonstanciée*, p. 11.

⁽¹⁰⁶⁾ Récit du baron Trouvé.

⁽¹⁰⁷⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 mars 1914, p. 85.

⁽¹⁰⁸⁾ [J. A. MASSINGUIRAL], *Relation du Voyage de Notre Saint-Père*, p. 29. Sur l'assimilation du pape au Christ et les «reliques» pontificales en 1804-1805 v. J.-M. TICCHI, *Le voyage de Pie VII*, p. 345 et 349.

de sa boîte de reliques où il occupe une place»⁽¹⁰⁹⁾. A Béziers, selon une tradition orale conservée jusqu'au début du XX^e siècle, pendant l'arrêt des voitures une femme qui depuis de longues années souffrait d'une maladie intérieure, se serait approchée discrètement du Souverain Pontife et aurait baisé sa soutane. «Aussitôt elle se sentit guérie et ne put retenir un cri de joie et de reconnaissance»⁽¹¹⁰⁾. Enfin à Saint-Vincent-de-Jonquières un des fils de l'aubergiste se convertit quelques mois après»⁽¹¹¹⁾ ce que l'on ne manque pas de relever. Rien d'étonnant à ce qu'un fidèle de Lunel inscrive la date du passage du pape comme un événement important dans son livre de messe : «Office divin. Partie d'hiver. Notre Saint Père le pape Pie VII est arrivé en cette ville le samedi cinq février 1814 à cinq heures du soir, il a logé [à l'auberge du] Palais Impérial et a donné le même soir sa sainte bénédiction à tous les assistants qui s'étaient rendus en foule de la ville et environs»⁽¹¹²⁾. La venue du pontife romain s'inscrit durablement dans l'histoire singulière des interlocuteurs qui le rencontrent.

4. De Nice en Italie : «Rien n'égale l'enthousiasme...»

Après Cannes et Antibes, le pape demeure du 9 au 11 février à Nice⁽¹¹³⁾, terre italienne par sa culture, où les pouvoirs publics ont – la chute de l'Empire menace, les pourparlers de Châtillon ont été rompus le 9 février – organisé un accueil triomphal. Le préfet, un conseiller de préfecture, le sous-préfet de Nice et ses deux adjoints sont partis au Pont du Var où ils ont retrouvé Mgr Jean-Baptiste Colonna d'Istria, son vicaire général et les évêques d'Amelia, Mgr Fortunato Maria Pinchetti et de Sutri et Nepi, Mgr Camillo Simeoni, déportés à Nice. Dans la ville se déploient des fastes baroques. Une procession solennelle réunit les confréries leurs costumes et leurs bannières, les élèves du séminaire en surplis, le clergé paroissial, le chapitre cathédral, soit 2000 personnes, cierges à la main, au milieu des hommes de la garde nationale portant leurs chapeaux sur leurs baïonnettes. La bénédiction du Saint-Sacrement a lieu à la cathédrale avant que le pape ne repose à la préfecture, tandis que la ville est illuminée et que des orchestres jouent jusqu'au matin. Le 10, la princesse Pauline Bonaparte elle-même, accompagnée de ses dames de compagnie, vient à la préfecture. Lagorsse

⁽¹⁰⁹⁾ [J. A. MASSAINGUIRAL], *Relation du Voyage de Notre Saint-Père*, pp. 27-28.

⁽¹¹⁰⁾ *Pie VII vers le Midi*, p. 58 citant une tradition orale.

⁽¹¹¹⁾ *Ibidem*, p. 65.

⁽¹¹²⁾ Archives municipales de Lunel, notes d'Antoine Bouscaren.

⁽¹¹³⁾ Nous suivons ici A. RANCE-BOURREY, *Pie VII dans le comté de Nice en 1809 et 1814*, Nice, Malvano, 1905, pp. 33-47.

mesure le danger que représentent ces manifestations d'enthousiasme, écrivant à Savary depuis Nice, le 9 février 1814, «Rien n'égale l'enthousiasme avec lequel le pape a été reçu, toutes les autorités l'ont reçu au Pont du Var. Clergé, pénitents, processions, illumination, gardes à pied, à cheval, tout était en l'air. Des milliers de cierges éclairaient la scène [...] spectateur de toutes ces scènes, je me suis tu. Il est possible que tout cet enthousiasme s'évapore ; mais si les circonstances deviennent pénibles, vous regretterez ce voyage». Le petit cortège n'en repart pas moins le vendredi 11 février par la route de la corniche en direction de Menton au milieu d'une sorte de procession spontanée dont le pape est le centre. «De Nice jusqu'à Savone, note Lagorsse, il a voyagé en chaise à porteur, et il n'y a eu aucun moyen de le dérober à la foule qui l'entourait ; des millions de bénédictions ont été données et reçues, les chemins sont encore jonchés de fleurs dont sous ses pas on les avait semées»⁽¹¹⁴⁾.

Si l'Italie n'existe pas au sens politique, en ce début du XIX^e siècle, si une partie du territoire septentrional de la péninsule est soumise à la souveraineté française et si la ville de Rome envahie par Murat avait été désignée comme la seconde capitale de l'Empire, les habitants des territoires transalpins manifestent une communauté de culture qui s'exprime par l'histoire et la langue qu'ils partagent. Leur sentiment semble quasi-unanime dans ses manifestations publiques : Le pape qui exerce un ministère religieux – une «Prière du Saint-Père Pie VII» connaît une grande fortune dans le département de Montenotte aux alentours de Gênes⁽¹¹⁵⁾ à cette époque – revêt aussi le caractère d'un symbole politique. Comme le souligne Leonardo Botta dans l'article qu'il a consacré aux quatre passages de Pie VII en Ligurie, la procession du pape dans ces territoires a une audience politique autant que spirituelle, Barnabé Chiaramonti est le symbole «della paziente resistenza italiana in contrapposizione alla prepotenza straniera»⁽¹¹⁶⁾.

Tandis que ses voitures prennent la voie de mer, Pie VII quitte Nice le 11 février, déjeunant chez le maire de Menton et parvenant à San Remo à 9 heures du soir. Il en repart le 13 février à 9 heures et demie du matin. Nilo Calvini a consacré, en 1951, un article tiré de sources originales au parcours du cortège en Ligurie occidentale⁽¹¹⁷⁾. Nous le suivront ici pour

⁽¹¹⁴⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, p. 205, Lagorsse à Savary, Savone le 17 février 1814.

⁽¹¹⁵⁾ René BOUDARD, *Quelques aspects de la mission du préfet Chabrol auprès de Pie VII à Savone entre 1809 et 1812*, dans *Studi napoleonici, Atti del primo e secondo congresso internazionale (Portoferrato, 3-7 maggio 1962 ; 3-6 maggio 1963)*, Florence, Olschki, 1969, pp. 388-389.

⁽¹¹⁶⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 119.

⁽¹¹⁷⁾ Nilo CALVINI, *Il Passaggio di Pio VII e le ripercussioni della caduta du Napoleone*

rappeler que Pie VII entre, le 11 février, par la porta Canarda de Ventimiglia, accueilli par le clergé, au son des cloches. Après avoir assisté au salut du Saint-Sacrement à la cathédrale – autre signe d'un retour aux usages –, il poursuit son chemin sur une route qui «Sino alla Nervia [...] era piena di mondo, e tutti lo seghittavano»⁽¹¹⁸⁾, note un chroniqueur (le «*campanaro*») d'Apricale, vers Bordighera où se dresse un arc de triomphe de myrte et de chêne. La surexcitation est telle qu'aux confins des territoires d'Ospedaletti les Collantini, désireux de recevoir le pape, en viennent aux mains avec les habitants de San Remo où les voyageurs s'arrêtent du 11 au 13 février au matin. Le baron Borea d'Olmo, maire de la ville, loge Sa Sainteté dans son palais. Pour la première fois on signale, dans l'église, un trône du côté de l'évangile surmonté d'une tiare et des clés : la question de la Souveraineté pontificale «pointe le bout de son nez»⁽¹¹⁹⁾ si l'on peut ainsi s'exprimer. Peu désireux d'alimenter la liesse de la foule au long des routes, Lagorsse fait préparer deux navires dont un «splendidamente adobbato»⁽¹²⁰⁾ dont un vent contraire empêche de se servir. Comme le rapporte le *campanaro* d'Apricale :

il sotto prefetto è il Borria si anno studiato di farlo imbarcare per andare al Porto Morizio ma il Signor Idio che a avuto piacere che tutti li paesi lo vedesse e che prendesse la sua benedizione apena e stato imbarcato già il mare era come un oleo nella giarra e appena e stato lontano un tiro di schiopo non da bala ma da tiro di torlo nel mare si è levato una gran fortuna di mare e entrato laqua dentro il vasceloto dove era il Santo Padre [...] ⁽¹²¹⁾.

nella Liguria occidentale, dans *Rivista Ingauna e Intemelia*, nouvelle série, VI / 1-2, gennaio-giugno 1951, pp. 6-19. Outre cet article, les études d'histoire locale sur la partie italiennes comptent celles d'Antonio BELGRANO, *Un libro d'ore di Pio VII ad Alberga*, dans *Rivista Ingauna e Intemelia*, nuova serie, VI-3/4, luglio-dicembre 1951, pp. 63-65, de Lidia PANIZZI, *Il passaggio di Pio VII da Ventimiglia a Sanremo nel 1814*, dans *Rivista Ingauna e Intemelia*, nuova serie, III-2, aprile-giugno 1948, pp. 24-26, celle publiée par la Parrocchia SS. Annunziata Spotorno, *Pio VII a Spotorno*, s. l. s. d., ainsi que le fort volume publié par la Diocesi di Savona-Noli, *Atti del convegno di studi. Il prigionero itinerante. Da Venezia a Savona : Pio VII nel bicentenario dell'elezione (1800-2000)*, Savona, 2-4 marzo 2000, a cura di Ferdinando MOLteni, Savone 2002, qui contient plusieurs articles indispensables sur notre sujet dont ceux de Leonardo BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII in Liguria. Rassegna di studi e documenti*, pp. 119-209, Luciano Livio CALZAMIGLIA, *Pio VII nella Liguria di Ponente*, pp. 245-269, Carmelo PRESTIPINO, *Pio VII in Valbormida*, pp. 271-288, Lorenza ROSSI, *L'appartamento di Pio VII nel palazzo vescovile di Savona : conservazione e mutamenti di una dimora storica*, pp. 421-429 et Rosalina COLLU, *Pio VII al santuario di Savona e l'incoronazione di Nostra Signora di Misericordia*, pp. 431-471. Parmi les publications d'ordre plus général citons enfin *Il ritorno trionfale di Pio VII a Roma*, dans *La Civiltà cattolica*, 1914 / 2, pp. 519-534.

⁽¹¹⁸⁾ N. CALVINI, *Il Passaggio di Pio VII*, p. 6.

⁽¹¹⁹⁾ *Ibidem*, p. 7.

⁽¹²⁰⁾ *Ibidem*, p. 8.

⁽¹²¹⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 150.

Les mêmes manifestations exubérantes que celles observées en France entourent son départ :

Appena [...] fu partito il popolo di San Remo e dei paesi cinconvicini veniva in casa Borea, chi baciava il suo letto, chi il trono, chi il pavimento e se persone autorevoli non avessero impedito, quel popolo devoto si sarebbe diviso a pezzuoli le lenzuola, la coltre, i damaschi, persino gli stessi sacri arredi che avevano servito alla celebrazione dei divini misteri⁽¹²²⁾.

Ayant passé le torrent Armea entre le territoire de San Remo et celui de Bussana, on arrive dans cette cité le 13 février où, là encore, le maire et le conseil municipal accueillent le voyageur avant que la famille Lercari n'offre un *rinfrasco* en son palais. Un incident oppose, en direction du sanctuaire de l'Annunziata, les Tabiesi «che tentarono di far passare il pontefice per una via nuova, da poco aperta dietro il santuario» pour priver les Bussanesi d'un arrêt du pape, et «le donne Bussanesi ivi presenti [che] corsero ad impedire il passo della nuova strada»⁽¹²³⁾. Finalement, les Bussanesi doivent céder la chaise à porteur aux Tabiesi au confin de leur territoire. Sur la rive du fleuve Argentina Sa Sainteté, invitée à descendre de voiture, entre dans une chaise à porteurs soulevée par les hommes de Riva et de Castellaro. Près de Porto Maurizio un nouveau différend survient entre Portorini et Onegliesi pour savoir qui fera traverser le fleuve au pape. Selon Leonardo Botta qui cite la relation du curé, lorsqu'on l'accueille à la fiumara del Prino «tutte le autorità ecclesiastiche civile ed amministrative, e le tre confraternite, e fu portato nella detta Chiesa de' Cappuccini, la quale, assieme al coro e sagristia era riccamente addobbata con archi trionfali sulla piazza, e v'intervennero pure la banda urbana e guardia nazionale»⁽¹²⁴⁾. Bien que l'on ait placé, à la sacristie «un preparativo d'ogni cosa da mangiare e di confeti e di vini e della più squisita qualità,» le pape n'y prend qu'une «piccola refezione contentandosi di poche anguille e vino di Bordò»⁽¹²⁵⁾. Traversant Diano Marina ce même 13 février, puis Colla Micheri dans la commune de Laigueglia, le cortège s'arrête à la petite chapelle San Michele et se rend à l'église où l'on a placé le trône que la fabrique a, en toute hâte, fait réaliser par le menuisier Antonio Caffarena⁽¹²⁶⁾.

⁽¹²²⁾ N. CALVINI, *Il Passaggio di Pio VII*, p. 8.

⁽¹²³⁾ *Ibidem*, p. 9.

⁽¹²⁴⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, pp. 161-162, citant les *Antiche memorie di Porto Maurizio* conservées aux archives paroissiales.

⁽¹²⁵⁾ *Ibidem*, p. 162.

⁽¹²⁶⁾ *Ibidem*, p. 162 et p. 166 citant le récit du curé de Diano conservé aux archives paroissiales.

Le 14 février voit la traversée d'Albenga où Mgr Vincenzo Dania, un évêque quelque peu "napoléonien" accueille le pape au lieu-dit La Maimona où l'on a préparé deux chaises à porteur, l'une pour le pontife et l'autre pour Mgr Bertazzoli. Selon une chronique locale,

La portantina del Santo Padre sino alla discesa di S. Martino fu portata dai confratelli dell'oratorio di Santa Catarina di Alassio ; dalla casa poi detta del Grillo fu presa dal Signor maire, suoi aggiunti e consiglieri d'Albenga [...] Fuori della porta Arossia si erano processionalmente radunati son standardo e rispettive croci i capitoli della cattedrale e collegiata, i seminaristi e molti del clero e parrochi circonvicini, ognuno vestito secondo il grado che aveva⁽¹²⁷⁾.

La nuit passée à Albenga, ce sont derechef les autorités locales elles mêmes qui portent le pape – ce qui atteste de la fonction sociale, collective, de cet office quelle qu'en soit la portée dévotionnelle –, «sollevata di nuovo la portantina dal Signor maire Signori aggiunti e consiglieri, in mezzo alle guardie si diresse il cammino verso la porta detta del Molino da quì alla chiesa di Nostra Signora del Ponte-Lungo» où les conseillers sont aidés par des confrères de l'oratorio di Santa Maria di Misericordia⁽¹²⁸⁾. Passé par Ceriale, on arrive à Loano où le campanilisme s'exprime dans un nouveau conflit de voisinage :

Quei di Borghetto arrivati al confine col sacro deposito, non volevano rimetterlo ai preti di Loano, e pretendevano essi fino alla chiesa, ma i preti di questa città nol permisero e vollero essi aver quest'onore assieme ai municipali, e inalberato il baldacchino sopra la portantina, che racchiudeva il papa, processionalmente l'introdussero nel paese, cantando inni sacri e salmi [...] il papa fu portato in sedia gestatoria sino al mezzo della Chiesa, e prima di uscirne fu incensato dal prevosto genuflesso⁽¹²⁹⁾.

Puis le pontife romain est accompagné chez Carlo Porro, l'agent de la maison Doria Pamphili, avant de repartir pour Pietra Ligure.

A Finalmarina, il est reçu au palais Buraggi, richement décoré, où il se restaure d' «un ovo fresco, mezza trota, un ucceletto e due biscotti bagnati nel vino, nel bere però l'ultimo vino, fu ordinato dal suo cameriere d'inginocchiarsi» afin qu'il donne sa bénédiction, avant de recevoir pour le *baccio del piede* durant deux heures «senza di tanto in tanto tralasciare

⁽¹²⁷⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 169, citant la Relazione de Giuseppe Cotalasso.

⁽¹²⁸⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 172 citant la Relazione de Giuseppe Cotalasso.

⁽¹²⁹⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, p. 174 citant le carmélite Enrico del Santissimo Sacramento.

di portarsi dai tre lati del palazzo e dalle finestre per dare la benedizione al popolo»⁽¹³⁰⁾.

Puis il remonte en chaise à porteurs et reprend la route de Savone. Après le passage à Finale Pia, au monastère bénédictin de Santa Maria, on évite de peu un autre conflit entre les habitants de Noli et ceux de Voze car, selon la chronique de Garroni,

[...] intanto che si stava aspettando passando de viandanti s'intese che i Nolesi erano alle prese con quei delle Voze, perchè gli uni avendo fatto acciacciare la strada che dalla torre detta di Mendaro porta a Noli, avevano chiusa con legni di pino tagliati a tale oggetto e con pietre la strada pubblica che viene da Finale per le Voze perchè come si seppe all'indomani i Nolesi credettero che quei delle Voze fossero sostenuti da quei di Spotorno⁽¹³¹⁾.

Le pape arrivera donc à Spotorno le 15 février sans passer par Noli.

La domenica giorno 14 febbraio si cantò il vespero un pò più di buon ora, si per dar luogo ad apparecchiare la chiesa, come per accomodare le strade. Il Parroco, d'accordo col Sig. maire fare (*sic*) dare un suono di campana nel solito modo che si costuma in casi simili, per radunare il popolo. Il Sig. Maire (*sindaco*) mandò in giro al paese il suo valletto ad invitare tutti a tale oggetto e fare cessare due feste da ballo che gi (*sic*) avevano adunati molti uomini specialmente marinai e del paese⁽¹³²⁾.

Le 15 février vers 11 heures

[...] sull'avviso di alcuni viandanti che venivano da Finale, che il papa si avvicinava, incaminossi la processione, precedeva il clero con croce, e deputati al baldacchino, quali furono sedici de più imposti del paese per potersi dare la muta e altrettanti confratelli con cappa de' più robusti per la portantina di S. S. ; seguiva la confraternita assai numerosa, e quindi le donne quella col solo confalone e queste collo standardino, e la processione era preceduta da un distacco di truppa mandata dal Signor prefetto per il buon ordine, cioè per contenere indietro i Nolesi in caso che si ostinassero [...]⁽¹³³⁾.

Le pape est reçu à la maison Berninzone.

Pie VII, arrive à Savone le 16 février, 25 jours après son départ de Fontainebleau. Il connaît bien l'évêché où il a vécu retiré presque trois

⁽¹³⁰⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, pp. 184-185 citant le curé de Finalmarina.

⁽¹³¹⁾ L. BOTTA, *I quattro viaggi di Pio VII*, pp. 196.

⁽¹³²⁾ Parrocchia SS. Annunziata Spotorno, *Pio VII a Spotorno, Estratto dal libro dei beni ed introiti certi ed incerti della Chiesa Parrocchiale di Spotorno, 1732-1798*, mémoire du curé Giuseppe M. Garroni, p. 10.

⁽¹³³⁾ *Ibidem*, p. 18.

années, du 23 août 1809 à la nuit du 8 au 9 août 1812. Il vit désormais dans un espace où sa popularité n'a d'égale que l'hostilité d'une partie de la population aux Français, comme le relève Lagorsse à l'attention de Savary, soulignant combien la situation de la petite escorte française est devenue précaire :

Si je n'eusse pas, écrit-il, empêché la lettre du cardinal [Dugnani] d'arriver à son adresse, si le peuple de la rivière de Gênes eût douté de notre destination pour Rome, si le pape eût voulu se débarrasser de moi avec ou sans violence et donner à sa route la direction qui lui eût convenue, nulle force, nulle puissance ne l'eût empêché. A moins d'avoir une armée, je ne crois pas que l'on puisse lui faire repasser les Alpes et je ne m'en chargerais pas, l'Empereur détachât-il pour moi une province de sa couronne. Si le fanatisme s'exaltait, si le pape disait un mot, les derrières de l'armée d'Italie, que les circonstances politiques troublent déjà beaucoup, et qui peuvent être pris d'un instant à l'autre seraient en un clin d'œil infestés. Et voilà le prisonnier d'État que vous mettez presque aux avant-postes ! [...] Quant à moi [...] qui n'ai été presque ici, près de Sa Sainteté, qu'un médiateur commun et qui ai dû à ma conduite en cette circonstance et sa bienveillance et les éloges de notre Souverain, je crois ma mission finie. Je l'ai remplie sans me reprocher rien. Je serais inconsolable si quelque changement survenait dans de tels sentiments. Je ne voudrais pas que le pape pût me reprocher de l'avoir trompé, je vous prie donc de me rappeler [...] ⁽¹³⁴⁾.

La veille, Napoléon qui avait appris le triomphe entourant le voyage du pape mande à Savary, «L'officier de gendarmerie qui a accompagné le pape est un traître. Pourquoi a-t-il affecté de le faire passer par toutes les grandes villes, à midi ? Envoyez un autre à sa place et rappelez celui-là» ⁽¹³⁵⁾.

Du second séjour de Pie VII à Savone on ne sait que peu de choses sinon que l'hostilité aux Français d'une partie de la population italienne se fait de plus en plus sentir. D'aucuns injurient les français et leur lancent des pierres à la fin du séjour du pape ⁽¹³⁶⁾. A Savone, il va visiter la Madonna della Misericordia, celle-là même qu'il couronnera le 10 mai 1815 car selon la tradition rapportée par D. et F. Martinengo il aurait conçu l'idée de couronner la vierge de Miséricorde alors qu'il participait, le 10 mars, à la cathédrale de Savone à la novena dell'apparizione tandis que le peuple répétait le titre «Mater misericordiae» ⁽¹³⁷⁾.

⁽¹³⁴⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, p. 206, Lagorsse à Savary, Savone le 17 février 1814.

⁽¹³⁵⁾ L. de BROTONNE (éd.), *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, pp. 535-536, Napoléon à Savary, 26 février 1814.

⁽¹³⁶⁾ R. BOUDARD, *Le Retour de Pie VII à Savone en 1814*, p. 133.

⁽¹³⁷⁾ D. et F. MARTINENGO, *Pio VII in Savona*, Savone, Ricci, 1915², pp. 307-308.

Napoléon ne décide de lui faire quitter Savone que le 10 mars 1814, par une dépêche lapidaire à Savary : «Écrivez à l'officier de gendarmerie qui est auprès du pape de le conduire, par la route d'Asti, Tortone et Plaisance, à Parme, d'où il le remettra aux avant-postes napolitains. L'officier de gendarmerie dira au Saint-Père que, sur la demande qu'il a faite de retourner à son siège, j'y ai consenti, et que j'ai donné ordre qu'on le transportât aux avant-postes napolitains»⁽¹³⁸⁾. Le 10 mars, un décret impérial rétablit le pape dans ses États⁽¹³⁹⁾. Une lettre que Napoléon adresse depuis Soissons au prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie, le 12 mars 1814, au sujet du projet de traité à conclure avec le roi de Naples lui donne tout son sens :

[...] envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire [Murat], et faites avec lui un traité en mon nom. Ne touchez au Piémont ni à Gênes, et partagez le reste de l'Italie en deux royaumes. Que ce traité reste secret jusqu'à ce qu'on ait chassé les Autrichiens du pays et que, vingt-quatre heures après sa signature, le roi se déclare et tombe sur les Autrichiens. Vous pouvez faire dans ce sens ; rien ne doit être épargné dans la situation actuelle, pour ajouter à nos efforts les efforts des Napolitains. On fera ensuite ce qu'on voudra ; car, après une pareille ingratitude, et dans de telles circonstances, rien ne lie. Voulant l'embarrasser, j'ai donné ordre que le pape fût envoyé, par Plaisance et Parme, aux avant-postes. J'ai fait savoir au pape que, ayant demandé, comme évêque de Rome, à retourner dans son diocèse, je le lui ai permis. Ayez donc soin de ne vous engager à rien, relativement au pape, soit à le reconnaître, soit à ne pas le reconnaître⁽¹⁴⁰⁾.

Lagorsse accuse, pour sa part, réception le 16 mars 1814, à Savary, de sa lettre du 11 précédent, lui ordonnant de remettre le pape aux avant-postes napolitains⁽¹⁴¹⁾. Pie VII aurait cependant refusé de partir le 18 mars de Savone car c'était le jour de la fête de Notre-Dame de la Miséricorde, «Notre libératrice»⁽¹⁴²⁾.

Quittant Savone le 19 mars, il passe par Cairo où il donne sa bénédiction depuis le palais du marquis Seyssell d'Aix, Dego où il visite la famille Serra⁽¹⁴³⁾, Spigno où il s'arrête chez le maire, Paolo Garbarini, Acqui où, parvenu à minuit, il repose au palais Lupi, chez le maire de la ville. Le 20 mars le conduit d'Alessandria à Tortona où l'on fait étape, puis Plaisance

⁽¹³⁸⁾ *Correspondance de Napoléon I^{er} publiée par ordre de l'empereur Napoléon III*, t. XXVII, pp. 350-351, Napoléon à Savary, 10 mars 1814.

⁽¹³⁹⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, p. 207.

⁽¹⁴⁰⁾ L. LECESTRE (éd.), *Lettres inédites de Napoléon I^{er} (an VIII-1815)*, pp. 318-319.

⁽¹⁴¹⁾ G. de GRANDMAISON, *Napoléon et les cardinaux*, p. 278, Lagorsse à Savary Savone le 16 mars 1814.

⁽¹⁴²⁾ G. RICCIO, *Un centenaire*, dans la revue *Rome*, 8 juillet 1914, p. 198, citant MAYOL de LUPÉ.

⁽¹⁴³⁾ C. PRESTIPINO, *Pio VII in Valbormida*, p. 286.

le 23 et Borgo San Donnino (Fidenza) le 24 mars. Enfin le 25 mars, franchissant le Taro sur un pont de bois, accompagné des généraux Maucune, Rambourg et Van Dedem ainsi que du préfet, le pontife est remis, sur les bords du fleuve, au Colonel des hussards de Radovski, au comte Estérazy et à un major envoyé par le comte de Staremborg pour le recevoir⁽¹⁴⁴⁾.

à suivre.

JEAN MARC TICCHI
C&SOR/EHESS
(Centre d'études des
sciences sociales du Religieux)

Riassunto: Anche se tutte le strade portano a Roma, il percorso compiuto da Pio VII per tornare da Fontainebleau alla Città Eterna fu particolarmente tortuoso, perché Napoleone pensava di ricondurlo a Savona, dove già lo aveva detenuto per tre anni (1809-1812) e dove il papa ritornò il 16 febbraio 1814, ripartendone il 19 marzo. L'A. ricostruisce tutte le tappe di questo viaggio in base ad una rigorosa rivisitazione delle memorie locali.

⁽¹⁴⁴⁾ L. de NUSSAC, *Le colonel de Lagorsse (1770-1842)*, p. 209, Lagorsse au baron d'Anglès, commissaire de police du Royaume de Paris, Savone le 25 avril 1814.